

tans fuyaient à notre approche et se réfugiaient dans les montagnes; cependant nous avions des blessés et des malades dont les besoins étaient pressans, quelques-uns même avaient péri, en route, de la peste, d'une manière extrêmement prompte et effrayante.

On s'avança dans la plaine en côtoyant le mont Carmel jusqu'à Caïffa, petite ville placée sur le bord de la mer, à l'angle occidental de cette montagne. On y trouva une petite quantité de vivres, qui furent distribués à l'armée et aux malades. De là les troupes rétrogradèrent pour suivre la chaîne des montagnes qui bordent la plaine dans une grande partie de sa circonférence, afin d'éviter le sol fangeux de cette même plaine que la saison rendait impraticable; et l'on ne parvint sur les hauteurs d'Acre qu'après avoir surmonté les plus grands obstacles. Une rivière qui descend du lac de Cherdan, coupant les chemins de la place, en rendit l'approche difficile. Il fallut y jeter des ponts pour faire passer l'artillerie et l'infanterie. Après en avoir fait la reconnaissance, le général en chef fit camper son armée sur le revers d'une colline qui la protégeait contre les batteries des remparts et des vaisseaux de la rade. Le 30 ventôse (20 mars), on en forma le siège, et la tranchée s'ouvrit le même jour.

St.-Jean-d'Acre paraît être une ville médiocrement grande et d'une construction solide ; elle est fermée par un double rempart , fortifiée de distance en distance par des bastions et des tours de différentes grandeurs , dont les plus fortes flanquent ses angles. Cette ville est située dans une presqu'île , en sorte que la mer mouille ses remparts dans les trois quarts de sa circonférence : la partie correspondant à la terre en est séparée par un fossé très-profond , rempli d'eau.

A cent toises environ de la place , on remarque les fossés et les ruines de l'ancienne Acre , parsemés de nombreux fragmens de colonnes , d'entablemens de marbre , et d'autres débris précieux. On rencontre une grande quantité de boules de granit d'un ou plusieurs pieds de diamètre , que les anciens lançaient sur les murs , à l'aide des catapultes , pour les abattre. Entre Caïffa et Acre , qui sont en ligne parallèle , se trouve une profonde rade de forme demi-circulaire , d'un très-bon fond pour le mouillage des vaisseaux , laquelle s'avance dans la plaine à une demi-lieue. Cette plaine se présente sous la forme d'un bassin elliptique , ayant environ cinq lieues dans sa longueur , et trois et demie dans sa largeur. Elle est bornée , à l'ouest et au sud , par la rade et le mont Carmel ; à l'est , par les montagnes de Chefamer et

de Nazareth ; au nord , par la mer , dont la sépare une crête inégale sur laquelle notre armée était campée , et elle se prolonge en pointe sur le chemin de Sour , l'ancienne Tyr , peu éloignée d'Acre , où l'on voit encore des ruines de cette ville antique et fameuse.

Les torrens des montagnes et les pluies abondantes inondent cette plaine pendant l'hiver : elles y croupissent long-temps et forment des lacs qui ne tarissent jamais , d'où naissent deux ou trois petites rivières , dont les eaux paraissent tenir en suspension , et peut-être en dissolution , une assez grande quantité de silice qui les rend très - insalubres ; elles causent , en effet , des coliques violentes , des diarrhées opiniâtres , et disposent aux fièvres putrides nerveuses. Beaucoup de nos soldats en furent d'abord très - incommodés ; mais on coupa l'aqueduc qui portait de l'eau très-bonne à Saint-Jean-d'Acre , pour la faire servir à l'usage de l'armée et des malades.

Les fortes chaleurs de l'été mettent les eaux de la plaine en évaporation : il en résulte des brouillards épais , et que rend très - malsains la décomposition qui se fait dans ces eaux , de substances animales et végétales. L'homme respire difficilement au milieu de cet air ; et sans doute que ces brouillards infects , plus abondans , lorsque les vents de sud - est règnent , n'ont

pas peu contribué au développement des maladies contagieuses. Cette plaine offre, en été, des pâturages abondans, mais de mauvaise qualité.

L'armée ayant pris des positions militaires, nous nous occupâmes, le médecin en chef et moi, de l'emplacement des hôpitaux. La principale ambulance fut établie dans les étables de Djezzar, le seul local des environs d'Acre où l'on pût mettre les blessés et les malades les plus graves à l'abri des injures du temps. Un profond ruisseau qui l'entourait du côté du camp, et un petit bras de mer qui le séparait de la ville, pouvaient le défendre contre les excursions des assiégés, seul avantage que cette position nous présentait. Les blessés, d'ailleurs, étaient couchés sur des feuilles de joncs, qu'on ne pouvait changer à volonté, la plupart sans couvertures, et dépourvus de toutes autres fournitures de lit. Nous étions aussi en pénurie de vin, de vinaigre et de médicamens.

On établit par la suite deux hôpitaux de retraite et de convalescens, l'un dans le château de Chefamer, et l'autre dans l'hermitage du mont Carmel; un troisième, d'évacuation, fut placé à Caïffa.

On ouvrit la tranchée le 1.^{er} germinal (21 mars 1799), et l'on en continua les travaux avec

la plus grande activité jusqu'à l'approche des remparts.

Je plaçai dans le point le plus favorable, à trente toises environ de la ville, une ambulance pour donner les premiers secours aux blessés. Plusieurs chirurgiens des corps armés et des hôpitaux y faisoient constamment et tour à tour le service; je le dirigeai moi-même pendant les assauts de la place, ou les combats qui résultaient des sorties fréquentes des troupes assiégées. Les premiers jours, l'armée eut à souffrir de la faim; mais bientôt les Druses et les Matoualis, peuples belliqueux, humains et officieux, ayant reconnu nos bonnes intentions, nous apportèrent des provisions de toute espèce, et l'on établit dans le camp une manutention pour la confection du pain.

Les accidens fréquens de fièvre contagieuse qui survinrent d'abord dans les bataillons, et les méthodes diverses que les chirurgiens de ces corps employaient pour traiter cette maladie, m'engagèrent, avec d'autres raisons relatives au service chirurgical des avant-postes, à leur écrire, le 2 germinal (22 mars), la lettre suivante¹ :

¹ Extrait de ma correspondance, n.º 313.

Au quartier - général devant Saint-Jean-d'Acre,
le 2 germinal an VII (22 mars 1799).

Circulaire aux chirurgiens des corps armés.

« JE vous prie, Messieurs, de vouloir bien
« me rendre compte, tous les cinq jours, du
« nombre des malades qui se trouvent dans
« vos corps respectifs, du caractère de la maladie
« régnante, de sa marche et de sa terminaison :
« ce bulletin m'est nécessaire pour motiver le
« rapport que les officiers de santé en chef de
« l'armée sont tenus de faire au général en chef
« Bonaparte : veuillez y mettre la plus scrupu-
« leuse exactitude.

« L'expérience m'a appris que les vomitifs,
« administrés dès l'invasion de la maladie, lors-
« qu'il n'y a point de turgescence sanguine,
« produisent de très-bons effets. Dans la pre-
« mière supposition, ils doivent être précédés
« de l'application des ventouses scarifiées à la
« nuque, ou sur les côtés de la poitrine, qu'on
« fait saigner plus ou moins, selon l'état de
« pléthore du sujet; mais remarquez bien que
« presque toujours la saignée générale est mor-
« telle dans cette maladie. Lorsque les premières
« voies sont évacuées, il faut mettre le malade

« à l'usage d'une tisane acidulée avec le citron
« ou le vinaigre , entretenir le ventre libre , et
« insister , pendant les premières vingt-quatre
« heures , sur les boissons acidulées.

« J'ai reconnu qu'au défaut de quinquina , les
« amers en décoction , que vous trouverez en
« grande quantité dans cette contrée , pris à des
« doses plus ou moins fortes , dans la seconde
« période de la maladie , et suivis des topiques
« convenables , conduisent ordinairement les
« malades à la guérison , lorsqu'ils en sont
« susceptibles.

« Les topiques doivent être relatifs et diffé-
« remment appliqués , selon la nature des symp-
« tômes extérieurs. Si ce sont des bubons , il
« faut seconder la nature par tous les moyens
« connus , pour en accélérer la suppuration , tels
« que les excitans , les rubéfiens ou les causti-
« ques : les cataplasmes d'oignons de scilles , qui
« abondent dans ce pays et qu'on applique très-
« chauds , ceux de tithymale ou d'euphorbe frais ,
« non moins communs , sont très-efficaces , et
« l'on peut , par ce moyen , économiser les vési-
« catoires dont nous sommes au dépourvu.

« Lorsque l'inflammation se développe diffi-
« cilement dans les bubons , il faut y appliquer
« le cautère actuel ou potentiel ; et si la collec-
« tion des matières a lieu , il faut se hâter de lui

« donner issue par une large incision , et panser
« la plaie qui en résulte avec le styrax ou la
« thériaque ; il faut aussi soutenir les forces
« du malade , par l'usage des amers et du café.
« Ces moyens favorisent la crise ou les éruptions
« exanthématiques qui s'établissent ordinaire-
« ment du septième au neuvième jour.

« Si , au lieu des bubons , il se manifeste des
« charbons pestilentiels , qu'il vous sera facile
« de distinguer des autres tumeurs , il faut les
« scarifier profondément , emporter les escarres
« autant que possible , et appliquer immédiate-
« ment , dans les incisions , quelques acides
« concentrés , ou , à leur défaut , le suc de
« tithymale.

« Cette maladie , parvenue à un certain degré ,
« est contagieuse ; ainsi il est prudent de prendre
« les précautions nécessaires pour s'en garantir ;
« il faut également les faire observer , sans en
« faire connaître le motif , aux militaires dont la
« santé vous est confiée : les plus importantes de
« ces précautions sont la propreté , les lotions
« fréquentes d'eau froide , de vinaigre , sur toute
« l'habitude du corps , le blanchissage du linge
« et des vêtemens , le grand exercice et le régime ;
« il faut aussi proscrire l'usage des pelisses pro-
« venant des Turcs , et surtout faire sentir aux
« soldats que les trous qu'ils pratiquent dans la

« terre pour s'y coucher , sont très-pernicieux.

« Cette maladie cesse pendant les vents frais
« du nord, et se reproduit pendant ceux du sud
« ou khamsin.

« Vous sentez tous, Messieurs, l'importance
« d'arrêter les effets de cette maladie régnante,
« qui a déjà enlevé plusieurs de nos braves com-
« pagnons. J'espère que, pénétrés de cette vérité,
« vous ne négligerez rien pour seconder mes
« efforts, afin d'arriver ensemble au but que
« nous voulons atteindre.

« Je vous invite à vous réunir, lors des com-
« bats ou assauts, aux chirurgiens de l'ambu-
« lance, pour panser d'un commun accord, et
« avec le zèle que vous avez montré à la prise
« de Jaffa, les blessés que pourra produire le
« siège ou la prise de Saint-Jean-d'Acre. »

J'ai pensé qu'il n'était pas inutile de placer à la suite de cette circulaire l'ordre du jour qui fut rendu à l'occasion du dernier article de ma lettre. Cet ordre fait connaître assez le degré de responsabilité qui pesait sur chaque chef de service.

*Extrait de l'ordre du jour du 22 germinal an VII
(11 avril 1799).*

Du camp de Saint-Jean-d'Acre.

« ART. 1. Tous les officiers de santé des corps
« se rendront, lors d'une attaque, à l'ambulance
« centrale, pour y être à la disposition du chi-
« rurgien en chef.

« 2. Le chirurgien en chef de l'armée sur-
« veillera l'exécution des présentes dispositions,
« et préviendra le chef de l'état-major si quel-
« qu'un négligeait de s'y conformer. »

Signé, ALEX. BERTHIER.

Pour extrait conforme :

L'adjutant général de service, BOYER.

Lorsque les travaux de la tranchée furent amenés au degré nécessaire, on battit en brèche sur la grande tour, et on bombarda la ville. Cette attaque fut terrible pour les assiégés; et si la brèche eût été praticable, on se seroit facilement emparé de la place; mais les premiers grenadiers qui entrèrent dans la tour, n'ayant point trouvé de débouché du côté de la cité, ils furent assaillis par une grêle de balles ou de pierres, et ne revirent plus leurs compagnons.

La non-réussite de ce premier assaut fut d'un présage malheureux pour tous les autres; les assiégés s'enhardirent, nos munitions s'épuisèrent, et il fallut faire de nouveaux préparatifs. Dans cet intervalle, l'ennemi nous prit sur mer la grosse artillerie venant de Jaffa.

Pendant les premiers jours du siège, un détachement de troupes anglaises effectua une descente à Caïffa, d'où elles furent vigoureusement repoussées; on leur fit même, dans cette affaire, cinquante prisonniers dont dix blessés, à qui nous donnâmes tous les secours nécessaires. Le général Kleber défendait, avec les troupes de sa division, les défilés et les gorges des montagnes qui correspondent à Nazareth. Son général d'avantgarde, Junot¹, arrêta, dans le défilé, près de cette ville, chemin de passage pour arriver à la plaine d'Acre, l'armée de l'ennemi, et la repoussa avec trois cents braves: le choc fut très-vif, mais très-heureux de notre côté. Dans ce combat qu'on pourrait comparer à celui des Thermopyles, nous eûmes une vingtaine de blessés, et quelques morts parmi lesquels était le chef de brigade Desnoyer.

Le général Kleber qui observait ces mouvemens, fut bientôt certain que ces troupes, rassemblées dans la plaine d'Esdremon, près le

¹ Duc d'Abrantès.

mont Tabor, prenaient une attitude imposante, et cherchaient à tourner les montagnes pour venir au secours des assiégés d'Acre. Leur nombre était considérable; c'étaient presque tous des cavaliers fort agiles, à la tête desquels marchaient les mamelouks d'Ybrâhym-bey.

Kleber, pour prévenir cette réunion, descendit les montagnes avec sa phalange, et alla les attaquer au milieu de la plaine. Cependant, comme il se sentait très-inférieur en nombre, il réclama des secours auprès du général Bonaparte, en l'avertissant du projet de ce nouvel ennemi. Le général en chef s'y transporta en personne avec une partie de ses troupes; et, après deux jours de marche forcée, nous arrivâmes, le soir, à quatre heures, à la hauteur de la division Kleber, qui se trouvait aux prises avec ses adversaires depuis le matin. Serré de tous côtés par des nuées de soldats des différentes tribus de la Syrie, ses munitions presque épuisées, il était sur le point de succomber sous le nombre; mais le général Bonaparte ayant donné le signal de la charge, les troupes légères et la cavalerie s'élancèrent avec impétuosité sur ces hordes nombreuses qui se dispersèrent aussitôt et s'enfuirent vers les montagnes: quelques-unes furent taillées en pièces, et la nuit déroba à nos soldats la fuite du reste de cette

grande armée : cependant le général Murat, avec un détachement de cavalerie, en atteignit une partie au passage du Jourdain, où la plupart furent engloutis.

Cette bataille nous donna environ cent blessés que nous fîmes transporter à Nazareth, dans le couvent de la Terre-Sainte, où l'on avait établi un hôpital. Parmi les blessures graves, il s'en présenta quelques-unes de remarquables dont je ferai mention à l'article des plaies. Je confiai à M. Millios, chirurgien de première classe, chargé de l'ambulance de la division Kleber, la direction de cet hôpital. Les troupes retournèrent à Saint-Jean-d'Acre. Après avoir visité le mont Tabor, au pied duquel s'était donnée la bataille, le général en chef s'écarta de la grande route pour passer à Nazareth, où je l'accompagnai. Nous eûmes à traverser des chemins escarpés et pénibles. Arrivé dans cette ville, je visitai le couvent des capucins et quelques antiquités qui se conservent encore de l'ancienne Nazareth. L'église de ce couvent, quoique moderne, est remarquable par sa belle architecture et la sculpture de son autel en marbre de Paros, derrière lequel se trouve une grotte pratiquée dans le roc, qu'on nous a assuré être celle où fut cachée, pendant vingt-un mois, la Vierge, mère du Christ.

Nazareth est favorablement située dans le défilé d'une chaîne de montagnes, qui sépare la plaine d'Esdreton de celle de Saint-Jean-d'Acre. Elle est assez bien bâtie et entourée de sites magnifiques, arrosés par des ruisseaux tortueux, provenant d'une source de bonne eau claire et limpide. Nous y trouvâmes d'excellens alimens et de bon vin. Les habitans sont doux et très-hospitaliers. Le général Bonaparte y était attendu comme un nouveau messie; il y fut reçu avec le plus vif enthousiasme. De cette ville nous descendîmes les montagnes : après avoir passé par des villages très-peuplés, entourés de campagnes variées et très-fertiles, nous arrivâmes devant Acre le surlendemain de notre départ de Nazareth.

J'étais impatient de rejoindre le camp pour revoir les blessés que j'y avais laissés, et dont plusieurs m'intéressaient vivement par leurs blessures graves, surtout le général Cafarelli auquel j'avais coupé le bras quelques jours avant notre départ pour le mont Tabor. Je fus satisfait de son état; sa plaie commençait même à se cicatriser, et tout me faisait espérer sa guérison; mais des événemens malheureux vinrent troubler le travail de la nature, et rendirent mes soins inutiles. Je rapporterai plus bas les détails de cette observation.

Le général en chef ordonna de continuer les préparatifs du siège, et résolut un troisième assaut qui se donna deux ou trois jours après. Cet assaut devait être précédé de l'explosion d'une mine qui aurait fait sauter la grande tour déjà criblée; mais cette mine fut éventée, et l'ennemi poussa ses travaux jusqu'à notre première ligne, de manière qu'il s'engageait, tous les jours, entre les assiégés et nos troupes, des combats très-vifs et souvent opiniâtres. Il fallut changer de mesures, et multiplier les opérations, ce qui augmentait le nombre des blessés et les fatigues du soldat. La maladie dont nous avons déjà parlé faisait des progrès; néanmoins, comme il était important de prendre la ville, on tenta de nouveaux assauts, et l'on alla successivement jusqu'au treizième. On peut, en conséquence, sans considérer les vicissitudes de l'atmosphère et l'insalubrité du sol de la plaine d'Acre, se figurer tout ce que nous avons eu à souffrir pendant le siège de cette ville. Je n'y ai jamais goûté un instant de calme et de parfait repos. Il fallait être sans cesse à l'ambulance, ou en marche du camp à la tranchée, de la tranchée à l'hôpital, ou occupé à parcourir les divisions où nous avions presque autant de blessés et de malades qu'à l'ambulance. Ce siège a produit environ deux mille blessés. En général

toutes les blessures étaient graves, doubles ou triples, et reçues de fort près. Il fut fait soixante-dix amputations, dont deux à l'articulation du fémur avec l'os des hanches; la première, dont il sera parlé ailleurs, sur un officier de la 18.^e qui me donnait les plus belles espérances de guérison, lorsque la peste vint le frapper de mort; la seconde, sur un militaire qui mourut des suites de la forte commotion du boulet.

De six amputations de bras à l'articulation scapulaire, quatre furent parfaitement guéries; les deux autres ont été suivies de la mort, causée par les effets de la commotion.

Sur sept trépanés, cinq sont guéris, dont deux trépanés aux sinus frontaux.

Le général Caffarelli reçut, avant le troisième assaut, un coup de balle de fusil de rempart, presque à bout portant, qui lui fracassa l'articulation du coude gauche : toutes les surfaces articulaires furent brisées, les condyles de l'humérus séparés par une fracture en long, l'olécrâne entièrement détaché, tous les ligamens rompus, les attaches des tendons et les aponevroses arrachées ou déchirées. Il y eut, outre cela, commotion dans tout le membre, dans les organes du bas-ventre et de la poitrine, par l'effet de la percussion violente du coup de feu et de la chute du blessé, qui eut lieu au même instant.

Un tel désordre nécessitait l'amputation du bras ; le général la réclama lui-même ; aussi la supporta-t-il avec un extrême courage, et peut-être avec trop de concentration, car il ne proféra pas une seule parole. Vivement attaché à ce brave général, je l'opérai avec toute la célérité possible pour abrégér ses douleurs ; je dissipai les premiers orages, et la plaie marchait à grands pas vers la guérison, lorsque, le treizième jour de l'opération, il fut atteint de tous les accidens d'une fièvre nerveuse, avec des redoublemens que déterminèrent sans doute la fraîcheur et l'humidité des nuits, l'insalubrité du camp et autres causes étrangères à l'opération. Ces accidens firent des progrès rapides : la plaie du moignon cependant était en bon état, réduite et cernée par une cicatrice de quelques millimètres ; seulement il n'y avait pas de suppuration. Le dix-neuvième jour de l'opération, le malade avait terminé sa glorieuse carrière.

À l'ouverture de son cadavre, faite en présence du médecin en chef Desgenettes, qui avait assisté au traitement de sa maladie, on trouva un dépôt purulent dans la propre substance du foie, et un autre très-considérable dans le poumon gauche, avec épanchement dans la poitrine. Il est vraisemblable que ce désordre intérieur fut préparé par la commotion que ces organes avaient d'abord

éprouvée, et par l'idiosyncrasie bilieuse. Toute l'armée versa des larmes sur la tombe de ce digne compagnon du général Bonaparte, et mes regrets pour lui seront éternels. Il m'honorait de son estime et de son amitié; il avait même conçu le projet de faire améliorer le sort de la chirurgie militaire.

Le chef de brigade du génie, Sanson, échappa heureusement au tétanos, dont il fut menacé par suite d'un coup de balle reçu au pouce : la section parfaite des nerfs lésés et des portions aponévrotiques dissipa les accidens, et rétablit le calme dans les organes.

M. Duroc¹, premier aide de camp du général en chef, faillit périr d'une blessure énorme à la cuisse droite, faite par un éclat de bombe qui lui emporta un très-grand lambeau des tégumens du pli de la cuisse vers son côté externe, l'aponévrose et le muscle fascia-lata. Plusieurs rameaux nerveux furent rompus ou déchirés, et les vaisseaux cruraux étaient mis à découvert. L'excision des lambeaux désorganisés, le débridement et la section des parties étranglées ou distendues, des pansemens doux, et les soins les plus assidus prévinrent les accidens mortels qui paraissaient devoir survenir, et conduisirent le blessé à une parfaite guérison.

¹ Aujourd'hui duc de Frioul, grand maréchal du palais.

M. l'aide de camp Beauharnois¹ courut le plus grand risque : une balle qu'il reçut à côté de son général lui effleura l'orbite et lui coupa la peau du front. Sa plaie fut promptement guérie.

Le général Bon, moins heureux, mourut des suites d'un coup de balle qui, en lui traversant le bassin, avait lésé la vessie et blessé les nerfs sacrés.

Le général Lannes reçut à la face, devant la brèche de la Courtine, une balle qui alla se cacher derrière l'oreille. Je remédiai aux premiers accidens. La suppuration l'ayant détachée par la suite de la surface de l'os, elle fit saillie sous les tégumens, et il fut aisé de l'extraire. Sa sortie termina la guérison.

M. Arrighi², aide de camp du général Berthier, reçut un coup de balle à la batterie de brèche, qui lui coupa la carotide externe à la séparation de l'interne et à son passage dans la parotide. La chute du blessé et un jet de sang considérable qui se faisait par ces deux ouvertures appelèrent l'attention des canonniers. L'un d'eux³, fort intelligent, eut la présence d'esprit

¹ Aujourd'hui vice-roi d'Italie.

² Duc de Padoue.

³ M. Pélissier, actuellement officier dans les chasseurs à cheval de la garde impériale, et qui fera lui-même le sujet d'une autre observation chirurgicale assez remarquable.

de porter promptement ses doigts dans ces mêmes ouvertures, et il arrêta ainsi l'hémorragie. On me fit appeler aussitôt ; je courus lui porter des secours au milieu des balles et des boulets. Un bandage compressif et méthodiquement fait arrêta, à mon grand étonnement, la marche rapide de la mort, et sauva cet officier. C'est le seul exemple de guérison bien constaté d'une semblable blessure. Combien d'autres blessés remarquables se présentèrent dans ce siège mémorable ! Cependant, malgré la pénurie des moyens, surtout des médicamens, malgré l'insalubrité des camps, les blessures parcoururent en général toutes leurs périodes jusqu'à la cicatrisation, sans accident notable. Pendant le travail de la suppuration, les blessés furent seulement incommodés des vers ou larves de la mouche bleue, commune en Syrie.

L'incubation des œufs que cette mouche déposait sans cesse dans les plaies, ou dans les appareils, était favorisée par la chaleur de la saison, l'humidité de l'atmosphère et la qualité de la toile à pansement (elle était de coton), la seule qu'on ait pu se procurer dans cette contrée.

La présence de ces vers dans les plaies paraissait en accélérer la suppuration, causait des démangeaisons incommodes aux blessés, et nous forçait de les panser trois et quatre fois le jour.

Ces insectes, formés en quelques heures, se développaient avec une telle rapidité que, du jour au lendemain, ils étaient de la grosseur d'un tuyau de plume de poulet. On faisait, à chaque pansement, des lotions d'une forte décoction de rue et de petite sauge, qui suffisaient pour les détruire; mais ils se reproduisaient bientôt après, par le défaut des moyens propres à écarter l'approche des mouches, et à prévenir l'incubation de leurs œufs ¹.

Tous ces blessés furent évacués en Égypte, pendant le siège, ou à l'époque du départ de l'armée : huit cents passèrent par les déserts, et douze cents par mer, dont la plupart s'embarquèrent à Jaffa. L'une et l'autre traversée furent extrêmement heureuses, car nous n'en perdîmes qu'un très-petit nombre.

C'est au général Bonaparte que ces honorables victimes durent principalement leur conservation, et la postérité ne verra pas sans admiration, parmi les vertus héroïques de ce grand homme, l'acte de la plus sensible humanité qu'il a exercé à leur égard.

¹ Malgré l'importunité de ces insectes, ils ont accéléré la cicatrisation des plaies, en abrégant le travail de la nature, et en provoquant la chute des escarres celluluses qu'ils dévoraient.

Le manque absolu de moyens de transport réduisait tous les blessés à la cruelle alternative, ou d'être abandonnés dans nos ambulances, et même dans les déserts, exposés à y périr de soif ou de faim, ou d'être égorgés par les Arabes. Le général Bonaparte ordonna que tous les chevaux qui se trouvaient à l'état-major, sans en excepter les siens¹, fussent employés au transport de ces blessés. En conséquence, chaque demi-brigade ayant été chargée de la conduite de ceux qui lui appartenaient, tous ces braves arrivèrent en Égypte, et j'eus la satisfaction de n'en pas laisser un seul en Syrie.

On s'étonnera sans doute d'apprendre qu'avec quelques galettes de biscuit, un peu d'eau douce qu'on portait avec chaque blessé, et l'usage seul de l'eau saumâtre pour leur pansement, un très-grand nombre de ces individus affectés de blessures graves à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, ou privés de quelques membres, ont passé les déserts d'une étendue d'environ soixante lieues, qui séparent la Syrie de l'Égypte, sans nul accident, et avec de tels avantages, que la plupart se sont trouvés guéris lorsqu'ils ont revu cette dernière contrée. Le changement de climat,

¹ Le général en chef marcha long-temps à pied comme toute l'armée.

l'exercice direct ou indirect, les chaleurs sèches du désert, et la joie que chacun d'eux éprouvait de son retour dans un pays qui, par les circonstances et ses grandes ressources, nous était devenu aussi cher que notre propre patrie; telles sont les causes qui me paraissent avoir amené à cet heureux résultat.

M. Costaz ¹, membre de l'institut d'Égypte, ayant fait la campagne de Syrie avec nous, et témoin de nos opérations, publia, par la voie de son journal, n.º 30, cet événement qui tenait en quelque sorte du prodige.

L'ordonnateur en chef Daure, administrateur aussi zélé qu'habile, m'aida beaucoup dans toutes les opérations de mon service, surtout dans l'évacuation pénible de Jaffa, où son zèle et son humanité se sont signalés.

Les avis et les sages conseils de MM. Monge et Berthollet m'ont été très-utiles dans plusieurs de ces circonstances pour des mesures particulières de salubrité.

Mais je dois les plus grands éloges à tous mes collaborateurs, pour les soins qu'ils ont prodigués aux blessés pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre et pendant leur évacuation en Égypte : ils ont tous

¹ Baron de l'Empire, intendant des bâtimens de la couronne.

acquis des droits à la reconnaissance nationale par leur zèle, leur courage et leur dévouement. Plusieurs ont achevé glorieusement leur carrière dans cette mémorable campagne; les uns ont été tués à mes côtés; les autres ont péri de la peste qu'ils avaient contractée dans les hôpitaux ¹.

Avant notre départ de Syrie, un grand nombre de blessés furent attaqués de cette cruelle maladie, au moment où ils touchaient à leur guérison par la cicatrisation de leurs plaies, tandis qu'il n'est presque jamais arrivé qu'aucun d'eux en fût atteint pendant qu'elles étaient en pleine suppuration, ainsi que cela a été observé par d'autres chirurgiens de cette armée qui ont écrit sur ce sujet ².

J'ai remarqué aussi que les Européens établis en Égypte et en Syrie, se garantissaient de ce fléau, ou qu'ils y étaient moins disposés, au moyen d'exutoires qu'ils portaient habituellement. Les personnes affectées de dartres ou

¹ Je citerai, comme s'étant particulièrement distingués, MM. Millios, Boussenard, Valet, Galand, chirurgiens de première classe; Zink, Reynaud, Doucil, Latil, de deuxième classe; et Dièche, chirurgien-major des guides, qui sont revenus en France avec moi.

² Voyez *Essai sur la peste*, par M. Boussenard, chirurgien de première classe.

autres éruptions cutanées de cette nature, et habituelles, ont été aussi généralement exemptes de la peste. Quelques expériences qu'on a faites à Constantinople semblent prouver que la vaccine devient momentanément un préservatif contre ce fléau.

Quoique cette maladie ait été décrite très au long par les médecins de l'armée d'Orient, je répéterai ici ce que j'en ai dit au conseil de santé des armées, dans un rapport que je lui adressai du Caire, en date du 10 messidor an VII (28 juin 1799), après l'avoir communiqué à plusieurs de nos médecins. Cet écrit, le premier qui ait paru sur la peste observée en Égypte, se trouve dans les archives de ce conseil.

L'expérience m'ayant appris, depuis cette époque, que les phénomènes, succinctement indiqués dans ce rapport, se sont constamment présentés sous le même caractère, et que les moyens que je conseille ont été employés avec le même succès, je les retracerai ici, en y faisant de légères additions, pour les observations que j'ai eu occasion de faire de nouveau. Je m'appliquerai surtout à exposer, dans le plus grand détail, les moyens que la chirurgie a mis en usage pour combattre les effets de cette maladie. On pourra consulter, pour l'histoire et la théorie raisonnée de la peste, les ouvrages intéressans du

médecin en chef Desgenettes, de MM. Pugnet, Savaresy, Sotira et Boussenard, médecins de l'armée d'Orient.

Mémoire sur la Peste qui a régné dans l'armée d'Orient, pendant son expédition en Syrie.

La fièvre pestilentielle avait déjà attaqué quelques militaires à Qatyeh, à el-A'rych et à Gaza, lors du passage de l'armée dans ces endroits pour se rendre en Syrie, mais elle ne se déclara d'une manière bien marquée qu'à Ramleh. Pendant le siège de Jaffa, plusieurs soldats, bien portans en apparence, périrent subitement de la peste; et, après la prise de cette ville, elle se développa avec une telle intensité, que, durant le séjour que nous y fîmes, le nombre des morts était depuis six jusqu'à douze et quinze par jour. Cette maladie s'apaisa pendant quelque temps, mais ce ne fut que pour reparaître avec plus de violence, et elle ne quitta point l'armée jusqu'au siège de Saint-Jean-d'Acre, où elle exerça le plus de ravages.

Voici les principaux phénomènes qu'elle m'a présentés, à des degrés différens, chez tous les malades que j'ai vus ou traités.

On languit quelque temps dans un état d'in-

quiétude , de malaise général , qui empêche de rester un seul instant dans la même position. Tout devient indifférent ; l'appétit , pour les alimens ordinaires , disparaît ; on conserve , dans les premiers momens , le désir de prendre quelques liqueurs stomachiques , telles que du vin ou du café : on éprouve une difficulté de respirer , et on cherche en vain de l'air pur. A cette anxiété succède une faiblesse générale ; il survient des douleurs sourdes à la tête , principalement au-dessus des sinus frontaux , et aux articulations des membres ; toutes les cicatrices deviennent douloureuses ; il y a souvent des coliques ; des frissons irréguliers se font sentir dans toute l'habitude du corps , et particulièrement aux extrémités inférieures ; le visage se décolore ; les yeux sont ternes , larmoyans et sans expression ; les excrétiions sont suspendues ; il se déclare des nausées , des envies de vomir , et même des vomissemens de matières , d'abord glaireuses , ensuite bilieuses. Dans les premiers momens , le pouls est petit et prompt ; quelques heures après l'invasion de ces symptômes , il se manifeste une chaleur universelle , qui paraît se concentrer dans la région précordiale ; le pouls s'élève et devient accéléré ; la surface de la peau est brûlante , et se couvre d'un enduit gommeux. Les douleurs de tête augmentent , et

produisent des vertiges ; les yeux sont hagards , la vue se trouble , la voix s'affaiblit ; le malade s'assoupit , et éprouve , par intervalles , des contractions involontaires dans les muscles des membres et de la face. Alors la fièvre est allumée ; le délire arrive plus ou moins vite , et devient furieux chez quelques - uns. J'en ai vu , sous Saint-Jean - d'Acre , sortir de l'hôpital ou de la tente , courir dans les champs , entrer dans la mer jusqu'à mi-corps , et , après les plus violens exercices , revenir à leur place ; ou bien ils tombaient de faiblesse au premier endroit , et y périssaient immédiatement. Le délire se déclare souvent en même temps que la fièvre ; sa durée est relative à la force du sujet : quelquefois il finit avec la vie en quelques heures , et d'autres fois il se soutient vingt-quatre heures , deux jours ; rarement va-t-il jusqu'au cinquième jour , à moins qu'il ne soit léger (on peut appeler cette période inflammatoire) ; bientôt après , toutes les excrétiions s'ouvrent , surtout les selles , qui dégénèrent en diarrhée , ou flux dysentérique : le sang que rend le malade est noir et fétide.

Il survient dans les aines , les aisselles , ou d'autres parties du corps , des tumeurs qu'on désigne sous le nom de *bubons* ; ils n'attaquent jamais le tissu des glandes , et se manifestent

presque toujours au-dessous ou dans les environs ¹.

Lorsqu'ils se déclarent au commencement de la maladie, et qu'ils se terminent par la suppuration, ils paraissent produire une crise favorable. D'autres fois il se forme des char-

¹ L'expérience et mes recherches m'ont confirmé cette vérité, que la peste, dans les bubons qu'elle produit, n'attaque jamais le tissu des glandes lymphatiques : c'est à l'issue des ouvertures de communication des principales cavités du corps avec les extrémités, lieux où le tissu cellulaire contracte des adhérences aponévrotiques et nerveuses, que l'humeur délétère paraît établir un foyer d'irritation d'où résulte le bubon ; sans doute parce que les forces expultrices s'affaiblissent en s'éloignant du centre de la vie, et qu'elles éprouvent en ces endroits un obstacle difficile à vaincre.

C'est pour cela que les abcès se forment dans les quatre régions inguinales et axillaires, où le tissu cellulaire, qui communique avec la poitrine et le bas-ventre, reçoit des brides aponévrotiques fort serrées. Le principe morbifique s'arrête dans ces points, et y détermine le bubon, que j'ai vu rarement se former ailleurs. Quelquefois le pus, en dissolvant le tissu cellulaire de la région inguinale, isole les glandes et les met à découvert sans les altérer ; les cicatrices même restent beaucoup au-dessous de l'aîne, et l'on ne peut les confondre avec celles des bubons vénériens. D'après ces faits, on doit regarder comme impropre la dénomination d'*adeno-nerveuse*, qu'un célèbre médecin de ce siècle a donnée à la peste.

bons qui se présentent ordinairement à la face ou aux extrémités : leur nombre varie.

Lorsque la maladie se déclare tout-à-coup, et qu'il n'y a ni bubons ni charbons, on voit paraître des taches de forme lenticulaire; d'abord elles sont rouges, ensuite elles brunissent et deviennent noires (ce sont des pétéchies): souvent elles s'étendent, communiquent ensemble, et forment des charbons. (Cette deuxième période peut être appelée *exanthématique*.)

Cette maladie présente beaucoup d'anomalies; quelquefois elle se développe d'une manière subite, produit des symptômes alarmans, et enlève le malade en quelques heures. J'ai vu un sergent-major de la 32.^e demi-brigade, âgé de vingt-trois ans, d'une constitution robuste, périr après six heures de maladie seulement. Lorsqu'elle est aussi violente, il ne paraît aucun symptôme extérieur; mais à l'instant de la mort, ou peu de momens après, le corps se couvre de pétéchies gangréneuses.

Chez la plupart des individus que j'ai eu occasion de traiter de la peste, elle a eu une marche moins effrayante. Les douleurs de tête, la faiblesse, les nausées et les vomissemens, avaient lieu avant les premières vingt-quatre heures; la fièvre s'allumait le second jour; les bubons se montraient aussitôt; et s'ils étaient

suivis d'inflammation et de la suppuration, les accidens s'appaisaient vers le quatrième jour et disparaissaient insensiblement : les bubons s'abcédaient et pouvaient être regardés comme guéris. Au contraire, si les bubons ne supuraient pas, tous les accidens faisaient des progrès rapides, et les malades périssaient du troisième au cinquième jour.

Dans le cas où la maladie était de courte durée, la mort était devancée par les symptômes les plus affreux. J'ai vu périr plusieurs personnes dans cet état. Si le malade est en marche, il tombe frappé de convulsions et de contorsions violentes; tous les traits de la face se décomposent, les lèvres s'écartent et se contournent en tous sens; la langue se tuméfie et sort de la bouche; une salive épaisse et fétide coule involontairement; les narines se dilatent et laissent fluer en abondance une morve sanieuse et de mauvaise odeur. Les yeux sont ouverts, ils semblent sortir de l'orbite et restent fixes. La peau du visage se décolore; l'individu se recourbe sur lui-même, jette quelques cris lugubres, et expire tout-à-coup.

La mort offre un aspect moins effrayant lorsque la maladie a été longue, et que la constitution primitive du sujet est faible et débile. La peste a préféablement attaqué les jeunes gens et les

adultes, rarement les personnes avancées en âge. Les sujets d'un tempérament flegmatique et gras y ont été plus exposés; les tempéramens secs ont été généralement plus épargnés.

Il paraît que le virus pestilentiel se porte principalement sur le système cérébral et nerveux; et, à raison de son intensité, les organes du sentiment et du mouvement doivent perdre leurs fonctions. J'ai remarqué que ceux de la digestion étaient les premiers affectés, et le plus gravement : aussi, il se forme promptement, dans les premières voies, des saburres qui, par leurs effets, compliquent la maladie (cette troisième période pourrait être appelée *nerveuse*). C'est ainsi qu'à cette première cause sédative se joint la putridité qui coopère à la destruction de toute la machine.

Plusieurs observations me portent à croire que ce virus pestilentiel peut se conserver dans le système vivant, plus ou moins long-temps, lorsque la peste ne s'est pas déclarée d'une manière complète, ou que les crises en ont été imparfaites, surtout lorsque les bubons ne se sont pas abcédés, ou que la suppuration en a été supprimée par une cause quelconque : il est probable aussi que ce germe pestilentiel agit à la manière de quelques autres virus, tels que la petite verole, la rougeole et la scarlatine.

L'époque la plus favorable au développement de ces virus est la saison où la peste règne en Égypte, c'est-à-dire celle du *kham syn*, vents du sud qui durent environ cinquante jours, et qui ont lieu avant et après l'équinoxe du printemps ; tandis que, dans les autres saisons, les personnes qui en sont affectées paraissent jouir d'une bonne santé.

J'ai vu beaucoup de militaires qui, ayant eu la peste à des degrés plus ou moins forts, ont éprouvé, les années suivantes, pendant cette saison, des récidives qu'on distingue de la peste elle-même, par des symptômes qui non seulement sont plus légers, mais présentent encore des nuances différentes. La peste proprement dite peut aussi se reproduire plusieurs fois, comme nous en avons vu beaucoup d'exemples ; ce qui prouve l'inutilité de l'inoculation. Dans les récidives, les cicatrices des bubons s'ulcéraient et prenaient un caractère gangréneux chez quelques individus ; cette altération locale était accompagnée de la perte de l'appétit, de nausées, et quelquefois de vomissemens de bile d'un vert foncé, de pesanteur à la tête, de vertiges et de lassitude générale ; chez d'autres, les bubons qui n'avaient point suppuré, se gonflaient à la même époque, et formaient des tumeurs bleuâtres, indolentes, qui restaient

dans un état squirreux, ou bien suppuraient. Dans ce dernier cas, la fluctuation était précédée d'une phlyctène gangréneuse, qui indiquait la nécessité d'ouvrir promptement l'abcès. Ces symptômes locaux étaient également accompagnés de lassitude, de pesanteur à la tête, etc. J'en ai encore vu chez qui les cicatrices des charbons prenaient une teinte noirâtre, causaient des tiraillemens douloureux dans les parties subjacentes, et de la gêne dans les mouvemens.

De légers vomitifs, et l'usage de stomachiques pendant quelques jours, suffisaient ordinairement pour faire disparaître ces affections; mais elles se reproduisaient souvent aux époques indiquées, avec les mêmes phénomènes. J'ai remarqué que, dans ces récidives, il n'y a point de contagion, sans doute parce que la maladie dégénère et perd de son vrai caractère, à mesure qu'on s'éloigne plus de l'époque où la peste proprement dite a eu lieu, et des climats où elle est endémique. La plupart des soldats qui en étaient atteints, couchaient avec leurs camarades dans les casernes, sans leur communiquer la maladie.

Parmi le grand nombre de personnes qui se sont trouvées dans le cas de ces récidives, M. Leclerc, chirurgien de deuxième classe, qui avait contracté la peste en Syrie, en produit un exemple frappant. Depuis cette campagne, il avait éprouvé,

tous les ans, de légers retours, pendant la saison où règne cette maladie; les bubons qui s'étaient terminés chez lui par la résolution, se tuméfaient prodigieusement, surtout celui du côté gauche, lequel gênait alors les mouvemens de la cuisse, et entretenait la totalité du membre dans un état de maigreur et de faiblesse. La première année, étant à Gyzeh, près du Caire, il lui survint à la face une éruption lépreuse, d'un caractère très-malin, qui résista à tous les moyens que je mis en usage pour la combattre, et qui disparut par le seul travail de la nature, à l'époque où la saison de la peste finissait. Cet officier de santé se trouvant à Paris dans la même saison, vit également ses bubons s'engorger; mais il ne parut point d'autres symptômes.

Je lui avais conseillé l'application de la potasse caustique; il s'y refusa; et, malgré mon avis, il voulut partir pour Saint-Domingue. J'étais persuadé d'avance qu'à raison de cette affection pestilentielle, il contracterait facilement la fièvre jaune, endémique dans ce climat, et avec laquelle la peste m'a paru avoir beaucoup d'analogie; en effet, à peine fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il fournit une victime de plus à cette fièvre meurtrière.

Je me dispenserai de citer à l'appui de mon opinion plusieurs autres observations remarquables.

Pendant la campagne de Syrie, j'ai voulu rechercher, jusque dans les entrailles des morts, les causes et les effets de la peste. Le premier cadavre, dont je fis l'ouverture, fut celui d'un volontaire, âgé d'environ vingt-cinq ans, qui mourut quelques heures après son entrée à l'hôpital des blessés à Jaffa; il avait pour principal symptôme un charbon au bras gauche.

Son corps était parsemé de pétéchies; il exhalait une odeur nauséabonde que je ne supportais qu'avec la plus grande peine. Le bas-ventre était météorisé; le grand épiploon jaunâtre et marqué de taches gangréneuses; les intestins étaient boursoufflés et de couleur brunâtre; l'estomac, affaissé et gangréné dans plusieurs points correspondans au pylore; le foie, d'un volume plus considérable que dans l'état ordinaire; la vésicule, pleine d'une bile noire et fétide; les poumons, d'un blanc terne, entrecoupé de lignes noirâtres; le cœur, d'un rouge pâle; son tissu, presque macéré, se déchirant facilement; les oreillettes et les ventricules, pleins d'un sang noir et liquide; les bronches, remplies d'une liqueur roussâtre et écumeuse¹.

¹ M. Bethel, chirurgien de deuxième classe, jeune homme instruit et plein de zèle, qui mourut de la peste à Jaffa, contracta sans doute la maladie en m'aidant à faire l'ouverture du corps de ce volontaire.

Le second cadavre était celui d'un sergent-major dont j'ai parlé. Je trouvai à peu près les mêmes désordres dans les viscères du bas-ventre et de la poitrine. Le foie était plus engorgé; la vésicule, extraordinairement distendue; le péricarde, rempli d'une humeur sanguinolente, et le tissu cellulaire, parsemé d'un lacs de vaisseaux variqueux pleins d'un sang noir liquéfié. J'ai ouvert en Égypte plusieurs autres cadavres de personnes mortes de la peste, et j'ai remarqué les mêmes résultats. Les circonstances ne m'ont jamais permis de faire l'ouverture du crâne.

Cette maladie a fait de grands ravages parmi les habitans de Gaza, Jaffa, Saint-Jean d'Acre. Elle n'a pas épargné les Arabes du désert voisin de la mer; elle ne s'est fait sentir qu'à peine dans les villages des montagnes de Naplouse et de Canaan; mais elle a régné dans les lieux bas, marécageux, et dans ceux qui bordent la mer.

De tous les habitans qui ont été frappés de la peste dans ces endroits, il n'y en a eu qu'un petit nombre qui ait échappé à la mort : le genre de traitement que leurs médecins leur font subir et le préjugé funeste qu'ils ont de ne pas croire à la contagion, ne coopèrent pas peu sans doute à leur destruction. Je n'ai pu avoir de données certaines sur le nombre des personnes mortes de cette maladie parmi les habitans de ces contrées.

Je considère la peste comme endémique, non seulement sur la côte de Syrie, mais même dans les villes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette et dans le reste de la Basse-Egypte.

En effet, elle me paraît dépendre de causes propres à chacun de ces pays¹ : on sera convaincu de ce que j'avance, si l'on examine d'abord la construction des villes, dont les rues sont étroites, tortueuses, non pavées, les maisons mal percées et remplies la plupart de décombres; ensuite chaque carrefour formant un cloaque d'immondices où les eaux des pluies croupissent pendant l'hiver, surtout dans les villes maritimes, et principalement à Damiette, à raison de la disposition du sol de ces villes, toujours au-dessous du niveau de la mer ou des lacs environnans, ou des rizières marécageuses et très-infectes; si l'on observe que, pendant la même saison, les vents du sud règnent dans ces contrées et se soutiennent jusqu'à la fin de mai, ce qui rend l'atmosphère toujours chaude et humide; si l'on réfléchit à la malpropreté des habitans, à leur mauvais régime, et à l'état d'inaction où ils sont presque continuellement; si l'on ajoute enfin à toutes ces

¹ Je me trouve d'accord en ce point avec tous les médecins de l'armée d'Orient qui ont écrit sur cette maladie.

causes la putréfaction de beaucoup de cadavres d'animaux délaissés dans les carrefours, surtout de chiens, dont le nombre était prodigieux avant notre arrivée dans ce pays; la position des cimetières dans le voisinage des villes, lesquels consistent dans des tombes de mauvaise maçonnerie, où les Turcs ménagent un soupirail, dirigé à l'orient, qui communique avec le cadavre; de sorte que, lorsqu'il se décompose, les gaz s'échappent par cette ouverture et augmentent l'infection de l'air¹.

Ainsi, à Alexandrie où la peste a régné la première année avec beaucoup d'intensité, la prise de cette place ayant donné un assez grand nombre de cadavres d'hommes et d'animaux qu'on négligea d'enlever ou qui furent mal enterrés sous ses remparts, les corps entrèrent bientôt en putréfaction, et contribuèrent au développement de cette maladie.

Il en fut à peu près de même à el-A'rych, où nous perdîmes soixante - dix hommes de la peste sur trois cents qui formaient la garnison, et ou beaucoup d'animaux, déjà putréfiés, provenant du siège de cette place, furent enterrés près du fort avec trop peu de précautions; à Gaza, où

¹ D'ailleurs, toutes les communications avec Constantinople et le Levant ont été presque toujours interrompues en Égypte, pendant notre séjour dans cette contrée.

les mamelouks laissèrent, dans plusieurs endroits de la ville , un grand nombre de chevaux morts par l'effet d'une épizootie qui précéda la peste , laquelle , d'après le récit des habitans , fit de grands ravages parmi eux et chez les mamelouks.

Il suffit de savoir que Jaffa fut prise d'assaut pour se figurer le désordre qui dut y régner sous le rapport de l'insalubrité , et pour se convaincre qu'il en résulta une infinité de causes d'infection , qui , de concert avec les divers objets contaminés , laissés dans cette ville par les Turcs , produisirent un foyer pestilentiel , dont l'influence fut très - funeste aux troupes de la garnison et aux habitans. Ceux - ci assuraient n'avoir pas vu , depuis trente ans , cette maladie se montrer avec des effets aussi graves , quoiqu'elle parût chaque année.

J'ai remarqué que la peste , lorsque les vents du sud soufflaient , prenait une intensité plus grande que pendant les vents du nord ou nord-est , qui en diminuaient les effets , et les faisaient même disparaître s'ils régnaient long - temps : elle reparaissait avec autant de violence au retour des vents du sud (*khamsyn*).

Lorsqu'elle commence par la fièvre et le délire , il est rare que le malade guérisse. Malgré l'usage de tous les remèdes indiqués , il meurt dans les premières vingt - quatre heures , ou le troisième

jour au plus tard : cependant j'ai eu occasion de traiter un sous-officier de la 52.^e demi-brigade , qui avait sept charbons , et chez qui , malgré le délire violent par lequel la maladie avait commencé , et dont il fut tourmenté pendant trois jours , je vis la suppuration s'établir dans les charbons , les escarres se détacher , les accidens se calmer , et la guérison s'opérer parfaitement , après une convalescence fort longue. La femme de ce militaire , enceinte de six mois , contracta la peste , qui ne fut pas aussi intense , et dont elle guérit également , sans fausse couche : mais deux autres femmes enceintes , auxquelles je donnai aussi mes soins , avortèrent dans les premières vingt-quatre heures , et moururent immédiatement.

Si la fièvre ne survient que le deuxième jour de l'invasion de la maladie , il y a moins de danger , et l'on a le temps de prévenir les accidens consécutifs. J'ai observé , comme je l'ai dit ailleurs , que la peste attaquait rarement les blessés dont les plaies étaient en pleine suppuration ; tandis que , lorsqu'elles étaient cicatrisées , plusieurs s'en trouvaient frappés , et peu échappaient à la mort. Nous avons fait la même observation sur les habitans du pays qui portaient des cautères.²

² Galien , Fabrice de Hilden , Plater , Ingrassias , Paré

J'ai remarqué encore que l'affection morale aggravait cette maladie, en facilitait aussi le développement chez les personnes qui en possédaient le germe, et la faisait contracter par les causes les plus légères; mais, quelque forte qu'ait été cette affection, les effets n'ont pu être comparés à ceux qui résultaient de la communication des individus sains avec les malades, ou aux effets du contact des objets contaminés. On a pu se convaincre de cette vérité, par les ravages que la peste a faits, en l'an ix (1801), chez les fatalistes musulmans.

Que l'on ne croie pourtant pas que le nom de *peste* ait beaucoup effrayé nos soldats. Ils étaient trop accoutumés à recevoir sans émotion toutes sortes d'impressions. Leur sensibilité morale et physique était, pour ainsi dire, émoussée par les chocs divers qu'elle avait reçus dans les pénibles campagnes qu'ils avaient déjà faites. Il eût donc été à désirer que, dès les premiers jours de l'invasion de la peste, on eût présenté au militaire, toutefois sous les couleurs les moins défavorables, le vrai caractère de cette maladie; on aurait diminué le nombre des victimes,

et autres auteurs célèbres, assurent que, dans les contrées qu'ils ont vues ravagées par la peste, cette maladie respectait tous ceux qui portaient des cautères bien établis.

au lieu que le soldat , imbu de l'opinion qui fut d'abord répandue , que cette maladie n'était pas pestilentielle , n'hésitait pas , dans le besoin , de s'emparer et de se couvrir des effets de ses compagnons morts de la peste : le germe pestilentiel ne tardait pas alors à se développer chez ces individus qui subissaient souvent le même sort. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent une connaissance parfaite de cette maladie , que beaucoup s'en préservèrent par les précautions qui leur furent indiquées.

C'est sans doute à l'ignorance de cette vérité , comme l'a très-judicieusement observé le professeur Pinel , qu'on doit attribuer les ravages que la peste fit à Marseille en 1720. Il dit , dans sa Nosographie philosophique (dernière édition) :

« Les médecins Chicoineau , VERNY et DIDIER ,
« sont entraînés par l'ascendant de la célébrité
« de CHIRAC , premier médecin du régent ; ils
« n'osent le contredire , et vont encore plus loin ,
« en répétant avec lui que la prétendue fièvre
« maligne n'est point contagieuse , ou plutôt
« qu'elle n'a d'autre contagion que celle de la
« terreur qu'elle inspire ; mais leurs opinions
« sont un peu chancelantes , lorsqu'ils voient
« les rues jonchées de morts et de mourans , etc. »

J'ajouterai ces derniers mots : « Et , puisque la

« vérité tardive peut se faire entendre , continue
« le professeur Pinel , on peut dire qu'il ne reste
« de bien précis , sur la peste de Marseille , que
« l'écrit modeste d'un médecin ignoré qui l'a
« observée dans le silence , et qui ne paraît avoir
« eu d'autre ambition que celle d'être utile et de
« s'instruire. »

C'est dans cette relation médicale que son estimable auteur, Bertrand , s'accordant avec les principes de son collègue le chirurgien des forçats de Marseille , a prouvé combien il était dangereux de cacher une vérité aussi importante.

Dans le premier temps , sur dix individus atteints de la peste , il en mourait cinq , six , sept et huit ; mais ensuite plus des deux tiers guérissaient. Ces succès sont principalement dus au courage et au zèle du médecin en chef Desgenettes , qui a dirigé lui-même le traitement des pestiférés placés dans le département des fiévreux.

L'indication est relative aux degrés de la maladie. Si le malade est encore dans la période de l'invasion , c'est-à-dire avant le développement des accidens qu'on pourrait appeler inflammatoires , on retire de grands avantages d'évacuer les premières voies à l'aide de vomitifs plus ou moins forts. Le tartrite de potasse antimonié a la

double propriété d'imprimer à tous les systèmes une secousse salutaire , de faire cesser le spasme des vaisseaux capillaires , et d'ouvrir les voies de la transpiration qu'on entretient par des boissons diaphorétiques et de légers antispasmodiques. Ces moyens suffisent quelquefois pour faire avorter la maladie ; mais , dans tous les cas , ils favorisent l'exanthème.

Lorsque le malade est entré dans la période inflammatoire , on peut continuer l'emploi du tartrite de potasse antimonié , à très - petites doses , dans de l'eau de tamarin nitrée ou de la limonade végétale. S'il existe des signes de turgescence locale à telle ou telle partie , il faut y appliquer les ventouses sèches ou scarifiées ; mais la saignée générale n'est jamais indiquée , quelque violens que soient en apparence les symptômes de la turgescence générale. On doit insister sur l'usage des boissons acidulées , des potions thériacales antispasmodiques , de quelques pédiluves excitans , des lotions d'eau fraîche , avec parties égales de vinaigre sur toute la surface du corps , ou de suc de citrons , abondans dans les pays chauds , enfin de quelques bols de camphre et de nitrate de potasse à prendre le soir , indépendamment des potions éthérées. Le vomitif serait dangereux dans cette période ; mais on peut l'administrer à la cessation des accidens inflammatoires ,

s'il est indiqué; l'opportunité pour l'emploi de ce remède, lorsqu'il n'a pas été administré dès l'invasion de la maladie, est très-difficile à saisir.

C'est à la fin de cette deuxième période, qui se termine ordinairement du cinquième au sixième ou septième jour, que les exanthèmes se manifestent, tels que les bubons ou charbons. Il faut en favoriser l'éruption par les maturatifs ou les rubéfiants. Aux premiers signes de détente annoncée par la cessation de la douleur, de la chaleur, de la rigidité, et par le rétablissement des excrétions cutanée, urinaire, etc., on substituera aux boissons acidulées diaphorétiques les infusions amères toniques, telles que celles de camomille, d'arnica, d'angélique, de sauge, etc., ou du café léger, auquel on ajoute du suc de citron ou de limon, et du sucre. Nous nous sommes servis de cette boisson, d'ailleurs très-agréable, avec un grand avantage.

Cette troisième période, vraiment nerveuse ou adynamique, ayant pour principal résultat la prostration des forces vitales, il importe d'augmenter la dose des toniques. Dans cette vue, on ajoutera le quinquina aux amers précités; on rapprochera les décoctions de café, et la quantité des acides végétaux ou minéraux combinés avec les boissons amères; on augmentera aussi la dose du camphre, et les lotions sur la surface du

corps devront être faites avec le vinaigre pur camphré ou l'eau - de - vie camphrée : l'eau - de - vie de dattes nous fut d'une grande ressource pour cet usage.

Les frictions huileuses , préconisées par quelques auteurs , dont M. Villepreux , chirurgien de première classe , s'est servi à l'hôpital de Belbeys, n'ont paru rien produire. Elles peuvent cependant être employées comme préservatives.

Lorsque les bubons parcourent toutes les périodes de l'inflammation et qu'ils doivent s'abcéder, il faut aider la nature dans cette terminaison , qui est la plus favorable. Dès le principe, on appliquera des cataplasmes très-chauds d'ognons de scilles, cuits sous la cendre ; ils accélèrent l'inflammation et facilitent la formation du pus : je m'en suis servi utilement en Syrie où les plantes bulbeuses abondent. Il ne faut pas attendre la parfaite maturité de l'abcès pour l'ouvrir, et l'on doit préférer l'instrument tranchant. Si le bubon est indolent, sans changement de couleur à la peau, et que la faiblesse de l'individu soit grande, il est pressant d'y appliquer un bouton de feu et immédiatement après un cataplasme. Souvent ce moyen provoque l'inflammation, qui est suivie de la suppuration et de la guérison du malade. Le cautère potentiel a des effets plus lents et n'offre pas

les mêmes avantages ; les pansemens doivent être simples , mais toniques et suppuratifs.

Le traitement des charbons consiste à exciter , dans les parties subjacentes , une légère inflammation qui fasse détacher les escarres : les cataplasmes chauds et rubéfiants conviennent dans ce cas , ainsi que les caustiques fluides précédés de scarifications et de l'excision des parties gangrénées.

On ne peut contester que la peste ne soit épidémique et contagieuse ¹ : les progrès rapides

¹ Les Égyptiens ont remarqué , et plusieurs médecins célèbres le confirment , que deux épidémies marchaient rarement ensemble. En effet , nous avons observé que , pendant l'an VII (1799) , où la peste fut généralement assez forte dans les villes maritimes de l'Égypte , en Syrie , et même au Caire , on n'entendit point parler de la petite vérole , et je ne me rappelle point avoir vu alors un seul enfant affecté de cette dernière maladie. Dans l'an VIII (1800) , au contraire , nous eûmes à peine quelques accidens de peste , et la petite vérole exerça les plus grands ravages , surtout au Caire. C'est dans l'inter règne de cette dernière maladie que la fièvre jaune se déclara.

En l'an IX (1801) , la peste dévasta la Haute-Egypte , et détruisit un grand nombre d'habitans de la capitale , mais la petite vérole n'y parut point.

Pendant le siège d'Alexandrie , nous fûmes affligés d'une épidémie scorbutique qui se répandit généralement sur les habitans de la ville et les individus de l'armée , et nous

qu'elle a faits et une suite d'expériences trop malheureuses chez les Musulmans , ne laissent

n'eûmes que quelques accidens de peste. Le premier attaqua un membre de la commission des arts (M. Lerouge), qui venait du Caire , d'où il avait peut-être rapporté le germe de la maladie. Ce savant mourut dans le lazaret , le troisième jour de l'invasion de la peste : il avait eu pour principaux symptômes un bubon et deux charbons.

Le deuxième accident survint à M. Force , officier dans la 18.^e demi-brigade. Ce militaire s'était d'abord établi dans une maison particulière à Alexandrie , où je lui donnai des soins pendant les premières vingt-quatre heures ; je le fis transporter ensuite au lazaret , où je dirigeai encore son traitement. La maladie parcourut assez lentement ses périodes : l'ouverture d'un bubon énorme qui s'était formé dès le troisième jour à l'aîne droite la termina heureusement.

Le troisième atteignit M. Rouveyrol , chirurgien de deuxième classe , chargé du service du lazaret. La maladie suivit la même marche que chez M. Force , et eut la même terminaison.

La femme d'un sergent-major des canonniers nommé Pérès fut également attaquée de la maladie. Je l'isolai dans une baraque et la conduisis à la guérison , malgré l'intensité du mal.

Sept soldats furent encore atteints de la peste ; deux succombèrent , et les cinq autres furent guéris avant notre départ pour la France. Enfin , le général Menou fournit , à cette époque , le treizième exemple de l'apparition de cette maladie ; nombre presque nul , si on le compare à la grande quantité d'individus affectés du scorbut.

pas le moindre doute sur les effets de la contagion¹; mais elle ne paraît pas avoir lieu dans toutes les périodes de la maladie, et elle doit se propager de différentes manières. Je ne pense pas, par exemple, que la peste se communique lorsqu'elle est légère et dans la première période. Je ne crois pas non plus qu'on ait à la craindre, en touchant du bout des doigts le poulx du malade, en lui ouvrant et en lui cautérisant ses bubons ou charbons, en lui appliquant rapidement divers topiques, ou en touchant, par de petites surfaces, son corps ou ses vêtemens, de quelque nature qu'ils soient, et en passant dans son appartement, pourvu qu'il y ait des courans d'air. Les convalescens de cette maladie, ou ceux qui ont de simples récidives, ne la communiquent point.

Il faut éviter le trop long séjour dans les salles peu aérées des pestiférés, les exhalaisons des corps morts, ou des personnes qui sont au troisième ou au quatrième degré de la maladie, c'est-à-dire pendant les deux périodes exanthématique et nerveuse; ne point les toucher par de grandes surfaces, et ne point se couvrir de

¹ L'épidémie de l'an ix (1801), qui régna au Caire et dans la Haute-Égypte, enleva 150,000 Égyptiens, tandis qu'il ne périt qu'un petit nombre de Français.

vêtemens qui aient servi aux individus atteints de la peste.

Je pense que la matière des charbons et des bubons communique la maladie lorsqu'elle est en contact avec les parties sensibles et intérieures du corps, au moment où ces charbons font des progrès : ainsi M. Charroy, officier des guides à cheval, frappé, dans l'an ix (1801), d'une peste violente, avec un bubon à l'aîne droite, ayant négligé de le faire ouvrir, il se forma, avant que le bubon s'abcédât, et par une sorte de métastase, une fusée inflammatoire, qui descendit intérieurement le long de la cuisse, sur le trajet des nerfs cruraux, jusqu'au genou, où il se manifesta un charbon. De celui-ci partaient deux autres fusées qui, en s'écartant, se terminaient, l'une à la malléole interne, et l'autre sur le trajet du tendon d'Achille, où elles produisirent deux autres charbons de la même nature. On employa contre eux la méthode curative désignée plus haut, et le malade fut conduit à la guérison après trois mois de traitement.

Mais ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que, pendant les paroxismes de la maladie, qui durèrent environ six semaines, toute la moitié droite du corps fut paralysée. Ainsi ce militaire fut privé, tout ce temps, de la vue de l'œil droit, de l'ouïe, de l'odorat, d'une partie du

goût, des mouvemens du bras, de l'avant-bras, de la fesse, de la cuisse et de la jambe du même côté, lesquels se trouvaient presque atrophiés : néanmoins tous ces accidens cessèrent avec la maladie, à la fin de la saison où elle règne ; le malade recouvra bientôt l'usage de toutes ses facultés, et repassa en France, où il jouit d'une bonne santé en apparence, jusqu'au retour de la saison qui correspond à celle de la peste (*khamsyn*) en Égypte. Cependant je l'avais envoyé aux eaux minérales de Barége, dans l'intention de rétablir entièrement les forces musculaires de ses membres. Ce moyen n'empêcha point la maladie de reparaître plusieurs fois aux époques précitées, comme l'affirme la lettre ci-après que cet officier m'écrivit de Paris, le 28 juin 1806.

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que, malgré
« l'usage des eaux minérales que j'ai prises,
« deux années consécutives, tant à Bourbonne
« qu'à Barége, je ressens, tous les ans, depuis
« mon retour d'Égypte, pendant les mois de
« mars, avril et mai, époque à laquelle je fus
« atteint de la peste, des effets qui me paraissent
« extraordinaires.

« D'abord, dans la cuisse et la jambe qui ont
« été attaquées, j'éprouve des douleurs, des
« picotemens, mais plus souvent des tiraillemens
« douloureux, et souvent ces membres sont dans
« un état paralytique; tous les soirs, pendant
« les trois mois ci-dessus désignés, l'extrémité de
« ma jambe malade se gonfle à un point qui me
« donne quelquefois de l'inquiétude; j'éprouve
« aussi, pendant le même temps, une forte apa-
« thie; je suis accablé de sommeil à chaque
« instant de la journée, et surtout dans les mo-
« mens d'inaction; et, malgré la prompte agi-
« tation à laquelle je suis forcé d'avoir recours
« dans ces momens-là, il m'arrive aussi souvent
« d'être surpris par le sommeil, même en mar-
« chant, etc. »

Tous ces phénomènes prouvent, d'une manière évidente, que le virus pestilentiel porte principalement ses effets sur le système cérébral et sur les nerfs de la vie animale.

Avant notre départ d'Alexandrie pour la France, le général en chef Menou fut attaqué de tous les symptômes de la peste, qui se développèrent chez lui d'une manière lente et graduée. Il se plaignit d'abord de pesanteur à la tête, de gêne dans la respiration, de lassitude, de faiblesse générale, avec engourdissement dans les extrémités

inférieures, surtout à la gauche, et de tiraillemens dans l'aine du même côté; il était agité la nuit par des *somnolences*; et, lorsqu'il s'assoupissait, il faisait des rêves sinistres; il avait le pouls petit et accéléré.

Le général était dans cet état depuis trois jours, et avait déjà fait usage de quelques amers lorsqu'il me fit appeler pour la première fois le 22 vendémiaire an x (14 octobre 1801). Il me manda de nouveau le 25 (15 octobre), à cinq heures du matin, pour me montrer trois charbons de la grandeur d'un centime, qui s'étaient formés, pendant la nuit, à la partie interne et supérieure de la jambe gauche. Il n'était point effrayé de cet accident; car étant à Rosette en l'an vii (1799), au moment où il devait aller prendre le commandement de la Palestine, il avait été affecté d'un semblable charbon au bras gauche. Néanmoins il était inquiet et dans un état de morosité et de tristesse. La prostration de ses forces, son regard fixe, les douleurs de tête qui avaient augmenté, l'irrégularité du pouls et la chaleur vive qu'il ressentait dans la région précordiale, me faisaient craindre des suites funestes. Les vents du sud (ou *khamsyn*) commençaient à régner, et toute l'armée était déjà partie, ou mettait à la voile. Nous étions par

conséquent dans l'alternative de voir sa maladie faire des progrès rapides, de nous trouver dans une ville infectée par mille causes différentes, au milieu des ennemis, et peut-être sans secours, ou bien de transporter dans le vaisseau le germe de la peste. Cependant je crus ce dernier parti le plus sage et le moins désavantageux; car j'avais fait isoler dans la frégate l'appartement du général; je devais m'y isoler moi-même pour pouvoir lui donner mes soins sans communiquer avec le reste de l'équipage, dans la supposition que le mal vînt à empirer. J'avais aussi tout lieu de croire que l'éloignement du sol égyptien, le changement d'air et le mouvement des ondes donneraient une issue favorable à la maladie: d'ailleurs, nous rentrions en France dans une saison où la peste ne peut se développer, surtout lorsque le froid est vif et sec, comme au temps où nous y sommes arrivés; j'avais, outre cela, formé le projet de nous faire relâcher dans une des îles de la Grèce, en cas que la maladie prît un mauvais caractère. En conséquence, je pressai le général de partir, en lui faisant connaître les dangers qu'il avait à courir, s'il mettait le moindre délai à son départ: il suivit mon conseil, et s'embarqua le 25 vendémiaire (17 octobre) au soir. Le vaisseau mit à la voile le 26 (18 octobre), à la pointe du jour. Les charbons

s'étaient étendus pendant la nuit, et le lendemain tous les autres accidens se trouvèrent aggravés.

Des premiers charbons qui s'étaient formés naissaient des lignes rougeâtres, érysipélateuses, qui marchaient flexueusement en différens sens, de manière à parcourir toute la surface interne et antérieure de la jambe jusqu'aux malléoles. Ces fusées morbifiques déterminèrent de distance en distance d'autres petits charbons d'un caractère semblable aux premiers. J'ai généralement remarqué que les charbons se manifestaient dans les régions du corps où le tissu cellulaire est plus serré, tandis que les bubons avaient leur siège aux endroits pourvus d'un tissu plus lâche, tels que les aines, les aisselles, etc. On peut se rappeler que les charbons dont fut affecté M. Charroy, lui étaient aussi survenus précisément aux endroits que nous désignons.

Je me disposais à faire passer quelques grains de tartrite de potasse antimonié au général Menou, et à remplir les autres indications, lorsque tout-à-coup les vents du sud qui nous avaient d'abord éloignés de la côte d'Afrique, passèrent au nord-nord-ouest et devinrent très-forts. Le général fut aussitôt frappé du mal de mer; il eut des vomissemens copieux de matières bilieuses, et de fortes évacuations alvines, qui furent suivies de sueurs abondantes. Ces violentes secousses me

firent craindre un moment pour sa vie ; cependant le calme se rétablit chez le malade après la cessation de l'ouragan ; les douleurs de tête disparurent, le sommeil revint, et le général fut en état de recevoir quelques stomachiques. Les escarres gangréneuses des charbons s'étaient bornées, et un cercle rougeâtre, qui les cernait, m'annonçait la suppuration prochaine et le retour des forces vitales.

J'appliquai sur les charbons, comme je l'avais déjà fait, l'onguent de styrax, saupoudré de camphre et de quinquina rouge, et, sur toute la jambe, des compresses de vin rouge camphré et ammoniacé. Je fis faire usage intérieurement des amers, du camphre, de l'opium, de la liqueur anodine d'Hoffmann, et du quinquina aux doses convenables et différemment variées selon les circonstances. Peu de jours après, la suppuration fut établie dans les charbons, et les escarres ne tardèrent pas à se détacher. Je pensai ensuite, avec le vin miellé, les ulcères que la chute des escarres mit à découvert : ce moyen fut continué jusqu'à la cicatrisation, qui était à peu près terminée à notre arrivée en France.

Les forces et les fonctions du général se réparèrent aussi graduellement, et, à notre entrée à la quarantaine de Toulon, il était guéri. Là, je

fit parfumer et *sereiner* tous ses effets, comme ceux de tous les individus du bord. Les premiers froids qu'il essuya, en arrivant à Marseille, lui causèrent une dysenterie opiniâtre qui le retint dans cette ville le reste de l'hiver; mais le retour de la belle saison et les soins que les médecins de Marseille lui prodiguèrent, le mirent à même de se rendre à Paris, où il arriva bien portant.

Il résulte de tous ces faits, selon moi, que l'inoculation de la peste est inutile et même dangereuse. M. le docteur James Marc Gregor, surintendant de l'armée anglaise en Égypte, rapporte, dans sa relation de l'expédition des Cypayes (indiens)¹, que le docteur Whyte, médecin de ladite armée, s'étant inoculé, en sa présence, le pus d'un bubon de pestiféré, lors d'un séjour assez long qu'ils avaient fait à Rosette, mourut de la peste le neuvième jour de l'inoculation. Il s'était formé une tumeur charbonneuse au point de l'aîne où le médecin s'était fait l'opération.

On connaît assez les dangers que le docteur Wallis a courus à Constantinople pour s'être superficiellement inoculé la peste, après avoir employé avec un succès momentané l'inoculation du virus vaccin. Cette éruption agit sans

¹ Voyez la *Bibliothèque Britannique*, n.º 135.

doute comme un autre émonctoire, quand il est établi depuis long-temps; car, à l'époque de l'invasion de la maladie dont on voudrait se préserver, l'émonctoire n'empêcherait pas son développement.

Pour se garantir de la peste, il importe de prendre beaucoup de précautions : les plus efficaces sont le grand exercice, la propreté, le bon régime; il faut entretenir avec soin toute espèce d'émonctoire ou d'éruption comme un des meilleurs préservatifs; et il serait même utile, pour celui qui ne pourrait s'isoler du foyer de la contagion, de se faire établir un cautère ou un vésicatoire permanent¹. On doit éviter l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, des viandes et du laitage; boire beaucoup de café, et une infusion de sauge le matin à jeun; se laver souvent le corps avec l'eau et le vinaigre; ne point

¹ La société royale de médecine de Paris, en 1783, d'après l'excellent mémoire du docteur Carrère, considéra l'emploi des émonctoires comme le meilleur préservatif de la peste. En effet, tous les médecins célèbres, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, conseillent ces moyens, et presque tous, en préconisant leur efficacité, s'étaient de l'expérience.

Je citerai comme partisans de ces préservatifs, Hippocrate, Galien, Zacutus Lusitanus, Fabrice de Hilden, Lancisi, Thomas Willis, Muller, Sennert, Mercurialis, Richard Mead, Lieutaud, Kæmpfer, Prosper Alpin, etc.

se baigner pendant la saison morbide ; changer souvent de linge et d'habits ; coucher dans des lieux secs et aérés ; éloigner les affections de l'âme , et prendre , aux plus légers symptômes de *saburre* , un vomitif léger et en grand lavage : c'est pour cela qu'il est prudent d'apporter avec soi quelques grains d'émétique dans les climats où la peste est endémique.

En même temps on diminuerait et l'on ferait disparaître insensiblement les causes qui la produisent en Égypte , en prévenant la stagnation des eaux du Nil , lors de leur retraite dans les bassins placés près des habitations ; en creusant des canaux d'irrigation bien dirigés ; en faisant des plantations dans tous les endroits humides et marécageux ; en écartant les rizières des endroits habités ; en faisant transporter au loin dans les déserts , et toujours à l'occident des villes et villages , tous les cimetières ; en rasant les tombes qu'on serait obligé de laisser dans les cités , et les couvrant du moins d'une couche de chaux vive ; en ayant l'attention d'exhausser le sol des habitations , de manière à les mettre à l'abri des plus fortes inondations , de sabler les rues , de construire des aqueducs à pente facile , dans les villes maritimes où la pluie est plus fréquente ; en changeant la construction des maisons de la classe indigente du peuple ,

et faisant sentir aux habitans la possibilité de se garantir de la contagion et de s'en guérir, d'après l'exemple des Européens qui savent, au moyen des précautions qu'ils prennent, se préserver de la maladie, et qui trouvent souvent le salut dans la médecine lorsqu'ils tombent malades à leurs côtés ; enfin un des grands moyens contre l'invasion et la propagation de la peste , serait de faire connaître aux Egyptiens et de leur faire mettre en pratique les bonnes et sages dispositions que la commission extraordinaire de salubrité publique avait arrêtées et mises à exécution avec un succès inattendu. Cette commission, créée par le général en chef Bonaparte, se composait du général commandant du Caire, du général du génie, de celui de la marine et des ordonnateurs, du médecin et du chirurgien en chef de l'armée ; la présidence passait tour à tour à chacun de ses membres. Trois autres commissions particulières, subordonnées à la commission extraordinaire, furent établies à Alexandrie, Rosette et Damiette. Elles étaient organisées sur les mêmes bases.

Je vais rapporter les principales mesures que la commission extraordinaire avait prises pour prévenir l'invasion de la peste ou en arrêter la marche.

Placée au centre de l'armée, près de l'état-

major général, elle pouvait observer et diriger toutes les mesures de salubrité relatives aux Égyptiens et à l'armée. Elle entretenait une correspondance assidue avec les commissions particulières dont elle suivait toutes les opérations.

Une *germe* d'observation, aux ordres de la commission extraordinaire, était placée à la pointe du Delta pour reconnaître tous les bâtimens remontant les deux branches orientale et occidentale du Nil. De là ces bâtimens étaient conduits, sous la garde des conservateurs de santé, au grand lazaret établi dans l'île de Roudah, pour y être mis en quarantaine, ou en observation. Des directeurs ou inspecteurs de santé, aux ordres de la commission extraordinaire, faisaient placer les individus et les objets, selon leur degré de contamination, dans des lieux isolés les uns des autres, quoique renfermés dans la même enceinte.

Ces individus étaient répartis dans une ligne de petites cabanes en roseaux, séparées les unes des autres par des barrières et des promenades, de manière qu'ils ne pouvaient communiquer que par la vue et la parole.

Les personnes frappées de la peste étaient placées dans l'hôpital du lazaret, divisé par petites loges. Un médecin français et un aide-chirurgien égyptien étaient spécialement chargés du soin de ces

malades que l'on traitait séparément dans tous les degrés de la maladie. Le président de la commission extraordinaire exerçait une surveillance active et permanente sur ces établissemens; il représentait la commission et donnait des ordres en son nom, sauf à lui en rendre compte. Le mouvement du lazaret et de l'hôpital était envoyé chaque jour à la commission, avec le bulletin des malades et de la marche de la maladie.

Des commissaires égyptiens, placés dans les principaux quartiers de la ville, étaient tenus de visiter, tous les jours, les maisons de leur arrondissement, d'y faire maintenir la propreté, de recueillir exactement le nombre des morts, de s'assurer de la cause de la mort, et de rendre compte à la commission de tout ce qui pouvait intéresser la santé publique.

Lorsqu'il se déclarait un accident de peste, l'individu était de suite mis en réserve, envoyé au lazaret s'il était Français, ou placé dans un lieu isolé s'il était Égyptien, et soigné sous la surveillance des médecins français. Tous les voyageurs, quels qu'ils fussent, étaient traités dans le lazaret. Les effets contaminés étaient brûlés ou purifiés. La surveillance de la commission s'étendait dans les camps, les casernes, et généralement dans toute l'Égypte.

Les chirurgiens des régimens, sous les ordres du chirurgien en chef membre de la commission, étaient tenus de visiter chaque jour l'asile des soldats, et de rendre compte au fur et à mesure à la commission de tous les événemens qui pouvaient survenir. Les officiers de santé en chef des hôpitaux de l'armée étaient assujétis aux mêmes lois ¹.

L'armée leva le camp dans la nuit du 1.^{er} au 2 prairial (21 et 22 mai), et prit le chemin de l'Égypte. Cette mesure était d'autant plus pressante, que nous étions menacés, dans ce pays, de l'arrivée très-prochaine de troupes innombrables venant de plusieurs contrées de l'Orient. Ce dernier voyage fut aussi pénible que le premier. Les troupes, toutes affaiblies par les maladies, les fatigues et les privations, furent obligées de conduire ou de porter tour à tour leurs frères d'armes blessés. La chaleur était déjà très-forte et augmentait progressivement, à mesure que nous approchions de l'Égypte. Nous suivîmes le rivage de la mer, et passâmes par Césarée,

¹ Les dispositions de ce règlement n'ont été exécutées que quelque temps après notre retour de Syrie; mais nous les avons placées à la fin du mémoire sur la peste, comme se rattachant naturellement à l'histoire de cette maladie.

nom qui rappelle une ville célèbre bâtie par César. La Césarée d'aujourd'hui est une place forte, de forme carrée, qui se conserve en bon état; elle a été bâtie par les Croisés. On trouve, au pied de ses murs et à quelques pas de la mer, une source d'eau limpide, fraîche et excellente. Derrière Césarée sont les ruines fort curieuses de l'ancienne ville.

Notre passage à Jaffa fut moins agréable; la ville était délabrée et abandonnée d'une grande partie de ses habitans. Tous nos malades et blessés qui avaient voyagé le long de la côte, en remplissaient les hôpitaux, le port et les rues voisines, et présentaient le tableau le plus déchirant. Nous passâmes trois jours et trois nuits à les panser; ensuite j'embarquai pour Damiette ceux dont les maladies ou les plaies étaient les plus graves, et je fis passer les autres en Égypte par les déserts. Il est difficile de se faire une idée des fatigues que les chirurgiens de l'armée essayèrent dans cette circonstance.

Après cette opération, nous nous remîmes en route; on entra dans les déserts sans s'arrêter à Gaza. Nous laissâmes, en passant à el-A'rych, les pestiférés qui nous avaient suivis, et ceux qui étaient tombés malades en chemin. Cette traversée fut extrêmement pénible; mais elle le devint encore plus, lorsqu'arrivés dans la plaine

de sable qui s'étend du pont des Romains à Sâlehyeh, nous fumes surpris par des vents pestilentiels. Ce fut là que, pour la première fois, nous éprouvâmes les effets terribles du *khamсын* (vents brûlans du sud ou du désert). J'emprunterai de Volney la description qu'il en a faite, parce qu'elle est exacte et fidèle.

« On peut comparer, dit Volney, l'impression
« que produisent ces vents sur nos organes à
« celle d'un four banal, au moment où l'on en
« tire le pain. Le ciel, toujours si pur en ces
« climats, devient trouble; le soleil perd son
« éclat, et n'offre plus qu'un disque *violacé*;
« l'air est plein d'une poussière déliée qui ne se
« dépose pas, mais pénètre partout. Ce vent,
« toujours léger et rapide, n'est pas d'abord
« très-chaud; mais, à mesure qu'il prend de la
« durée, il croît en intensité. Les corps animés
« le reconnaissent promptement au changement
« qu'ils éprouvent. Le poumon, irrité par la
« présence de cet air, se contracte ou se crispe;
« la respiration devient courte, laborieuse; la
« peau est sèche, et l'on est dévoré par une
« chaleur interne: on a beau se gorger d'eau,
« rien ne rétablit la respiration; on cherche
« en vain la fraîcheur; les corps qui avaient
« coutume de la donner, trompent la main qui
« les touche; le marbre, les métaux et l'eau,

« quoique le soleil soit voilé, sont chauds : dans
« ces momens, les habitans des villes et villages
« s'enferment dans leurs maisons, et ceux du désert dans leurs tentes, ou dans les puits creusés
« en terre, où ils attendent la fin de ce genre de
« tempête. Communément, elle dure deux ou
« trois jours ; si elle passe, elle devient insupportable. Malheur aux voyageurs que tel vent
« surprend en route ! loin de tout asile, ils en
« subissent tout l'effet, qui est quelquefois porté
« jusqu'à la mort. Le danger existe surtout au
« moment des rafales ; alors la vitesse accroît sa
« chaleur au point de tuer subitement. Cette
« mort est une vraie suffocation : la circulation
« est dérangée, et le sang, chassé par les dernières contractions du cœur, efflue vers la tête
« et la poitrine ; de là les hémorragies qui se
« manifestent par le nez ou la bouche, à l'instant de mourir ou après la mort. Ce vent
« attaque surtout les gens replets, et ceux en
« qui la fatigue a brisé le ressort des muscles
« et des vaisseaux. Les cadavres s'enflent prodigieusement, et se putréfient très-vîte.

« On en modère un peu les effets en se
« couvrant la face d'une manière quelconque,
« ou, comme les chameaux, en mettant le nez
« dans le sable jusqu'à la fin de la tempête
« qui dure ordinairement deux ou trois heures.

« Ce vent crispe la peau , pompe avec rapidité
« les émanations aqueuses des animaux , ferme
« les pores , et cause cette chaleur fébrile qui
« accompagne toute transpiration supprimée. »

Je ressentis si fortement tous ces effets , qu'ils faillirent me faire périr ; car , quelques minutes après cette espèce de tourmente , je tombai en syncope , et n'espérai plus pouvoir arriver à Sâlehyeh. Beaucoup d'animaux furent suffoqués , surtout des chevaux ; enfin toute l'armée en fut considérablement incommodée. Cette journée fut , pour quelques convalescens de la peste qui nous suivaient , le terme fatal de leur carrière.

La vue des campagnes fertiles de Sâlehyeh , ombragées par des forêts immenses de palmiers ; l'eau du Nil , les bons alimens que nous trouvâmes , et l'air pur que nous respirions , nous rendirent nos forces. Le passage de la province de Charqyeh , alors couverte de moissons et d'un aspect magnifique , ne fut plus qu'une agréable promenade.

Nous laissâmes , dans les hôpitaux de el-A'rych , Qatyeh , Sâlehyeh et Belbeys , les blessés et malades qui nous suivaient. Ils y restèrent jusqu'à leur parfaite guérison ; un assez grand nombre s'embarqua sur le lac Menzaleh , pour aller à Damiette rejoindre les blessés qu'on y avait envoyés directement de la Syrie. De cette ville ,

nous les fîmes tous remonter au Caire, où nous terminâmes leur guérison.

Avant notre arrivée à Sâlehyeh, on avait rencontré, de distance en distance, quelques bassins d'eau douce et bourbeuse, comme nous en avons vu depuis dans les déserts qui bordent la Libye, remplis de petits insectes, parmi lesquels il existe une espèce de sangsue¹, qui paraît avoir quelque rapport avec celle qu'on trouve dans l'île de Ceylan; elle a quelques millimètres de longueur. Quoiqu'elle ne soit pas naturellement plus grosse qu'un crin de cheval, elle est susceptible d'acquérir le volume d'une sangsue ordinaire gorgée de sang. Sa couleur est noirâtre, et sa forme ne m'a rien offert de particulier.

Nos soldats, pressés par la soif, se jetaient à plat ventre sur le bord de ces lacs, et, sans penser au nouvel ennemi qui les attendait, buvaient avec avidité; plusieurs d'entre eux ne tardèrent point à ressentir la piqûre des sangsues qu'ils avaient avalées. Les premiers effets de cette piqûre étaient un picotement douloureux qu'ils éprouvaient vers l'arrière-bouche, une toux fré-

¹ Voyez les Voyages de Knorr. Elle paraît avoir encore des rapports, quant à la forme, avec l'*hirudo alpina nigricans* de M. Dana. (Voyez Valmont de Bomare.)

quente, suivie de crachats glaireux légèrement teints de sang, et d'envies de vomir. A cette irritation, que déterminait la sangsue dans les parties sensibles de la gorge, succédaient bientôt l'engorgement de ces mêmes parties, et des hémorragies fréquentes. Dès-lors la déglutition devenait difficile, la respiration laborieuse, et les secousses produites par la toux sur les poumons et le diaphragme causaient au malade des douleurs vives dans toute la poitrine. La toux augmentait en raison des attouchemens que faisait la sangsue avec l'extrémité de sa queue sur l'épiglotte ou sur les bords de la glotte. (Le sang qui se porte sur cette ouverture, peut produire les mêmes effets.) Les sujets maigrissaient à vue d'œil, perdaient l'appétit et le sommeil; ils étaient inquiets, agités; et si on ne leur administrait pas à temps les secours nécessaires, ces accidens les mettaient en danger, et pouvaient les conduire à la mort, comme on en a vu des exemples.

Zacutus Lusitanus ¹ cite une personne qui mourut, au bout de deux jours, de la piqure d'une sangsue qu'on avait laissé s'introduire, par mégarde, dans les fosses nasales ².

¹ *De Medicinæ principiis*, Lib. I, p. 5.

² Il y a beaucoup d'exemples de personnes mortes des

Les Égyptiens savent que les chevaux en reçoivent par les narines lorsqu'ils boivent dans ces étangs particuliers; ils en sont avertis par les inquiétudes de l'animal, et par les hémorragies nasales qui se déclarent dès le même jour, ou le lendemain.

Les maréchaux du pays en font l'extraction avec une grande dextérité, à l'aide de pinces fabriquées pour cet usage; et lorsqu'elles sont hors de la portée de l'instrument, ils font des injections d'eau salée dans les fosses nasales du cheval; mais on n'avait encore aucune connaissance d'un pareil accident arrivé chez l'homme. Le premier individu chez lequel il se manifesta, était un soldat de la 69.^e demi-brigade, qui, en arrivant à Sâlehyeh, au retour de la Syrie, fut atteint de douleurs piquantes dans la gorge, de toux et de crachemens de sang. La quantité qu'il en avait perdue l'avait considérablement affaibli. Je le fis entrer à l'hôpital de cette place; je questionnai le malade, et cherchai, par tous les moyens, à connaître la cause de ces accidens. En abaissant la langue avec une cuiller, je découvris la sangsue, dont la queue se présentait à l'isthme du gosier; elle était de la grosseur du petit doigt. J'intro-

effets de sangsues introduites dans l'urètre, dans le vagin, ou dans l'intestin rectum.

duisis de suite la pince à pansement pour la saisir ; mais, au premier attouchement, elle se rétracta, et remonta derrière le voile du palais. Il fallut attendre une rechute pour la découvrir, et alors, avec une pince à polype, recourbée sur sa longueur, je l'arrachai du premier coup. Son extraction fut suivie d'une légère hémorragie qui s'arrêta en quelques minutes, et, peu de jours après, ce militaire fut parfaitement rétabli.

Pendant le passage de l'armée de Syrie à Belbéys, il entra à l'hôpital de cette place une vingtaine de soldats attaqués du même accident. Chez presque tous, les sangsues étaient placées près des narines postérieures, derrière le voile du palais ; chez quelques-uns, pourtant, elles pénétraient dans l'œsophage, et de là descendaient dans l'estomac : elles y restaient plus ou moins long-temps, et incommodaient beaucoup les soldats jusqu'au moment où elles se détachaient par l'effet du vinaigre affaibli avec un peu d'eau et légèrement nitré, ou par l'action seule de ce viscère¹.

¹ Lorsque les Français s'emparèrent, en 1757, du Port-Mahon, l'une des îles Baléares, plusieurs de leurs soldats furent attaqués du même accident, qui fut d'abord méconnu par les médecins de l'armée. L'un de ces malades, après avoir vomi successivement environ trois livres de sang, demanda lui-même le remède qui lui convenait le

Les gargarismes de vinaigre et d'eau salée suffisaient pour faire détacher celles qui s'étaient placées dans l'arrière-bouche. Il fallut se servir tantôt de la pince à polype, de fumigations de tabac et d'ognons de scilles; d'autres fois, d'injections d'eau salée: deux de ces malades, n'étant entrés à l'hôpital que quelques jours après avoir avalé ces sangsues, se trouvaient considérablement affaiblis et en danger.

M. Latour-Maubourg, chef de brigade, commandant le 22.^e régiment des chasseurs à cheval, partit d'Alexandrie pendant le blocus de cette place, pour rejoindre son régiment au Caire. Il passa dans les déserts de Saint-Macaire, qui bordent la Libye. Ses moyens de transport ne lui ayant pas permis de porter une suffisante quantité d'eau pure, il puisa de l'eau bourbeuse qu'il trouva dans de petits lacs d'eau douce, à une journée des Pyramides. Les soldats de son escorte, ayant conservé de l'eau fraîche dans leurs outres, ne burent point de celle de ces lacs, et évitèrent ainsi l'accident qui survint à M. Latour. Deux sangsues qu'il avait avalées le tourmentèrent tout le reste de la marche, et le réduisirent au dernier degré d'épuisement et de

mieux (c'était du vinaigre), et les sangsues furent expulsées. Voyez *Histoire de la Chirurgie*, par Perhille, T. II.

maigreur. La toux et le crachement de sang continuèrent, même après les premiers jours de son arrivée au Caire, car on n'en reconnut pas d'abord la cause. Les médicamens dont on avait fait usage, avaient aggravé les accidens, et mis cet officier en danger, lorsque l'une des sangsues montra sa queue gorgée de sang, à l'entrée de l'arrière-bouche. Le malade lui-même l'indiqua à son médecin; on la saisit avec de fortes pinces à pansement, et on fit détacher la seconde qui s'était engagée dans les fosses nasales, au moyen d'injections d'eau salée faites par cette voie.

La convalescence de M. Latour fut longue et pénible, à cause de la perte considérable de sang qu'il avait éprouvée, et des fatigues qu'il avait essuyées dans cette caravane.

Pierre Blanquet, guide à pied, étant à la découverte des Arabes, pendant le blocus d'Alexandrie, dans les déserts voisins de cette ville, avala une de ces petites sangsues en se désaltérant dans un des lacs dont j'ai parlé. Elle passa de l'arrière-bouche dans les fosses nasales, où elle s'accrut insensiblement. Ce militaire ne porta d'abord aucune attention aux légers symptômes qui se manifestèrent dès les premiers jours; cependant il lui survint des hémorragies nasales, des picotemens incommodes dans les narines, des douleurs vives vers les sinus frontaux, des vertiges,

et souvent de légers accès de délire ; toutes ses fonctions étaient dérangées , et il avait considérablement maigri. Après avoir languï dans cet état pendant environ un mois , il fut transporté à l'hôpital d'Alexandrie. L'embarras qu'il éprouvait dans le nez , la difficulté de respirer par cette voie , et les hémorragies fréquentes qui se déclaraient , me portèrent à soupçonner un corps étranger dans les fosses nasales ; en effet , mes premières recherches me firent decouvrir dans la narine gauche l'extrémité d'une sangsue. Je la pris d'abord pour un polype ; mais , l'ayant touchée avec une sonde , je la reconnus à sa rétraction subite. Je la laissai se développer de nouveau ; et , après avoir écarté avec précaution l'entrée de la narine , je la saisis avec une pince à polype , et en fis l'extraction au même instant.

Dès ce moment , les accidens disparurent , l'hémorragie cessa , et le malade put bientôt reprendre son service.

Lorsque les circonstances forcent les voyageurs ou les troupes qui traversent les déserts à boire de ces eaux où l'on pourrait soupçonner la présence de quelques insectes , il faut passer l'eau à travers un linge épais , et y ajouter quelques gouttes d'un acide quelconque , si l'on peut s'en procurer ; en conséquence , chaque individu devrait porter avec lui une outre , une tasse en

cuir bouilli et un flacon d'alcool nitrique ou acétique.

Arrivée à Matharieh , l'armée se reposa deux jours : on donna l'ordre aux soldats de laver leur linge , leurs habits , et de brûler les effets hors d'état d'être purifiés ; en suite de cette mesure , il fut arrêté que les troupes entreraient dans le Caire sans être soumises à la quarantaine.

Le général Dugua sortit du Caire à la tête des troupes qui étaient restées sous son commandement en Égypte , pour venir à notre rencontre. Avec quel plaisir nous revîmes nos braves et anciens compagnons ! Fatigués des travaux d'une longue campagne , le corps affaibli par de continuelles privations , noircis depuis longtemps par le soleil brûlant du désert , nous embrassions des frères et des amis réunis à nous d'intérêt et de gloire , dans les mêmes lieux où nous nous étions créé une nouvelle patrie , au milieu d'un peuple étranger.

Le général en chef entra dans la capitale par la porte Bab-el-Nasser , à la tête de son armée : les habitans se portaient en foule dans les rues ; les cris de joie et les plus vives acclamations l'accompagnèrent jusqu'à son palais. Ils le désiraient avec d'autant plus d'ardeur , que leur pays était menacé de toutes parts par des ennemis nombreux , et surtout par les Turcs , que ce peuple

paisible et docile a toujours redoutés. La présence du général Bonaparte les rassurait, et dès ce moment ils se virent en pleine sécurité.

Pendant le court séjour que nous fîmes à Matharieh, je reçus la correspondance d'Alexandrie. Le chirurgien-major Masclet, par sa lettre du 1.^{er} nivôse an VII (21 décembre 1798), m'annonçait que les autorités militaires et administratives avaient enfin adopté les mesures sanitaires qu'il leur avait proposées pour arrêter la propagation de la maladie contagieuse à laquelle on avait d'abord fait trop peu d'attention ; car, à Alexandrie, comme en Syrie, on ne voulut pas croire, dans les premiers momens, à l'existence de la peste, dans l'intime persuasion où quelques hommes de l'art étaient que la maladie qui avait déjà frappé de mort plusieurs chirurgiens de la marine, n'était qu'une fièvre maligne. « Le peu
« de précautions que l'on a prises, me disait cet
« estimable collaborateur, dans un article d'une
« deuxième lettre du 15 du même mois, a fait
« naître les accidens que je craignais ; l'on n'a
« pas observé la consigne des hôpitaux comme
« je l'avais demandé par la lettre dont je vous
« envoie copie, et cette insouciance a donné
« lieu à l'infection du magasin au linge : le garde-
« magasin et les aides sont morts de la maladie
« que j'ose qualifier du nom de *peste*.

« Fort heureusement que la contagion n'a
« pas encore gagné les blessés de l'hôpital n.º 1 ;
« je les ai fait évacuer aujourd'hui pour être mis
« en quarantaine d'observation. L'hôpital n.º 2
« a eu plusieurs victimes, et il en est déjà venu
« des camps de la 4.º, 61.º et 88.º demi-brigade ;
« enfin, j'évalue le nécrologue au nombre de
« 40 à 45. »

Par un contraste singulier, Masclet m'annonçait, dans un autre article de la même lettre, que l'administration sanitaire, qui n'avait voulu prendre d'abord aucune des précautions proposées par les deux officiers de santé en chef de la division militaire, avait défendu l'entrée des hôpitaux à ces mêmes officiers de santé qui n'étaient pas même consultés pour le mode de quarantaine établi par cette administration pour les hôpitaux, en sorte que ces chirurgiens étaient privés d'être utiles à leurs malades.

Par sa lettre du 17 dudit, M. Masclet me disait encore : « Les précautions que nous avons
« prises pour garantir les hôpitaux de la con-
« tagion étaient on ne peut plus urgentes ; il
« y a chaque jour un ou deux exemples de
« propagation venant de l'hôpital de la marine,
« des vaisseaux et des camps. Je dois vous faire
« observer, Monsieur, que la contagion a respecté

« nos blessés jusqu'à présent; elle a frappé particulièrement les marins, les sous-employés
« ou infirmiers, et les cuisiniers des hôpitaux
« et de la ville : j'évalue notre perte journalière
« à quatre ou cinq hommes ; mais je n'ai encore
« perdu aucun de nos vieux blessés.

« Comme je ne puis communiquer avec les
« hôpitaux et la ville, et que je veux diriger
« personnellement le service, je vais renoncer à
« cette dernière et me confiner dans une cabane,
« au centre des hôpitaux; de là je pourrai,
« escorté d'un planton, entrer dans chacun
« d'eux et obvier aux inconvéniens de ma
« continuelle absence: je désire que mes sacrifices
« personnels puissent être de quelque utilité à
« ceux dont l'existence nous est confiée; quant
« aux dangers, je ne les calcule pas; c'est le
« moyen de ne pas les craindre, etc. »

Une autre lettre du même, datée d'Alexandrie, le 6 pluviôse an VII (25 janvier 1798), confirme plusieurs points de mon mémoire sur la peste. Si je n'avais pas négligé de relire ma correspondance lors de l'impression de ce mémoire, j'aurais fait le rapprochement des assertions de M. Masclet avec les miennes : cette omission m'engage à rapporter textuellement cette lettre qui pourra intéresser les médecins.

MONSIEUR ,

« Je suis très-fâché de n'avoir pu vous donner
« tous les détails que vous pourriez désirer sur
« la peste et le service dont je suis chargé. Ce
« n'est que le 26 nivôse (15 janvier) que j'ai enfin
« obtenu d'entrer dans les hôpitaux. Jusqu'alors
« il m'avait été impossible de vous donner des
« détails sur des malades dont je n'avais pu
« suivre la maladie.

« Je me propose de rédiger quelques notes sur
« la peste d'Alexandrie et sur les causes qui
« l'ont fait développer; je vais, en attendant,
« vous donner quelques renseignemens sur les
« malades qui sont à l'ordre du jour.

« Il y a maintenant à l'hôpital n.º 3 (ou lazaret)
« quatre-vingt-cinq malades, parmi lesquels
« j'en ai compté au moins trente qui sont hors
« de danger : les autres éprouvent des accidens
« assez uniformes; abattement universel, inflam-
« mation du visage, fréquentes nausées, délire
« violent et parfois très-long, suivi d'une plus
« grande prostration de forces, d'où naît un
« calme trompeur qui n'est qu'un acheminement
« à la mort. Teis ont été jusqu'à présent les
« sujets de mes observations.

« Je n'ai fait faire aucune saignée, quoiqu'elle

« parût être indiquée souvent, parce que je
» crois qu'elle ne convient en aucun cas.

« J'ai administré, dans cette période de tur-
« gescence, le tartre stibié qui n'a fait qu'ag-
« graver les accidens.

« Je prescris, dans le principe, les diapho-
« rétiques avec de légers purgatifs, desquels
« le calomel fait partie : j'en attends les résultats.

« J'ai fait appliquer des vésicatoires aux
« jambes, et je suis disposé à y renoncer désor-
« mais : les sujets sont morts douze ou quinze
« heures après, dans un état d'agitation qui
« m'a fait croire que le traitement doit être
« plutôt *adjuvant* que *coërcitif*. J'ai usé avec
« avantage de l'opium et du quinquina, joints
« au camphre.

« Il n'y a encore eu que cinq ou six exemples
« de charbons : presque tous les malades ont des
« bubons, et j'ai généralement observé que,
« lorsque les bubons précèdent la fièvre, ce
« qui arrive ordinairement chez tous les sujets
« faibles, les accidens sont moins fâcheux et
« moins longs que dans les cas contraires : j'aurais
« à ce sujet plusieurs rapprochemens à faire.

« Ceux des malades qui n'ont pas de bubons
« meurent assez ordinairement le troisième,
« le quatrième ou le cinquième jour, et leur mort
« peut, selon moi, être attribuée à la difficulté

« avec laquelle se forme la congestion du virus.
« Ceux, au contraire, qui ont des bubons dès
« le principe, conservent souvent leur appétit:
« quelques-uns même sont exempts de la fièvre
« et du délire. Je citerai, par exemple, M. Niel,
« chirurgien de troisième classe, qui, depuis
« huit ou neuf jours, a un bubon parvenu à
« son dernier degré de maturité; il n'a éprouvé
« jusqu'à présent que des douleurs locales, et
« jouit de toute sa raison; la faiblesse de son
« tempérament et celle qui résulte de la diète
« que je lui fais observer ne contribuent pas
« peu, je crois, à l'absence des accidens or-
« dinaires. J'ai rencontré la même disposition
« chez plusieurs sujets d'une complexion ana-
« logue. »

Dans une lettre plus récente, après m'avoir entretenu sur plusieurs objets importants du service de santé des hôpitaux d'Alexandrie, Masclet continue de me parler de la peste,
« qui, tantôt déployant la force d'une fièvre
« maligne aiguë, abat et emporte sa victime dès le
« deuxième ou le troisième jour de son invasion;
« tantôt ne se développe que très-lentement,
« mais n'en finit pas moins par être mortelle;
« enfin, qui, chez quelques-uns, offre l'exemple
« d'accidens si peu violens, que les malades,
« exempts de fièvre, de délire, de vomisse-

« mens, etc. , n'ont à souffrir que la forma-
« tion, l'ouverture et la suppuration d'un ou
« de deux bubons. Dans ce cas est le jeune
« Niel que nous venons de citer : son bubon
« vient d'être ouvert, et maintenant il n'éprouve
« aucune espèce de souffrance. Un autre chirur-
« gien de troisième classe, M. Laforgue, vient
« de nous offrir un exemple bien triste de la
« promptitude et de la gravité des accidens de
« cette maladie : il en a ressentis les premiers effets
« le 9 pluviôse an VII (28 janvier 1798), au
« matin ; le délire s'est emparé de lui le jour
« même ; et dans la nuit du 10 au 11 , il s'est
« jeté par la fenêtre de l'hôpital , et s'est tué.
« Un pharmacien de la marine avait subi le
« même sort peu de jours auparavant. La mort
« semble toujours s'attacher à tous les employés
« des hôpitaux , aux cuisiniers , portiers, etc. La
« 4.^e demi-brigade est le corps qui a le plus
« perdu : la 75.^e n'a pas encore été endom-
« magée.

« Il paraît que des causes de localités ont fait
« développer la peste dans cette cité ; peut-être
« aussi peut-on l'attribuer au commerce que font
« sans précaution les habitans avec nos soldats ,
« dont la plupart sont frappés en entrant dans
« les hôpitaux : ce sont les entrans qui périssent
« le plus vite. J'ai remarqué aussi que ceux qui

« se trouvent dans une diathèse ou une disposition scorbutique, la contractent facilement. Quelques chirurgiens de la marine, dans cette disposition scorbutique, en entrant dans les lazarets où ils étaient appelés, étaient saisis presque aussitôt de la peste, et en périssaient promptement.

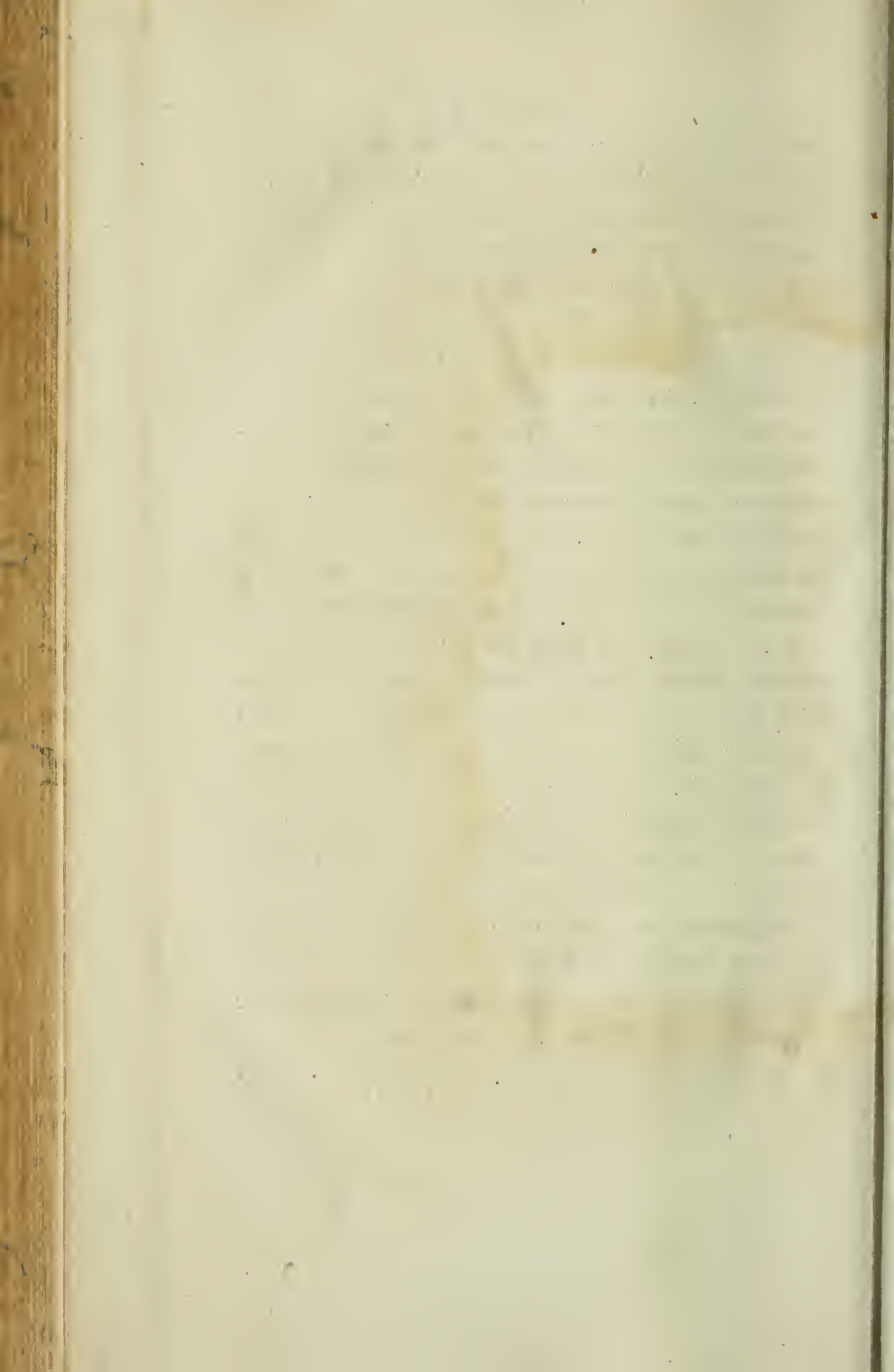
« M. Niel, guéri de son bubon, m'a demandé à prendre du service au lazaret de l'hôpital n.^o 5. Plusieurs autres chirurgiens de terre et de la marine, déjà employés dans le lazaret ou dans les hôpitaux infectés par la peste, m'ont demandé à y continuer leurs fonctions jusqu'à l'entière disparition de la maladie. De tels exemples de dévouement et de courage méritent, de votre part, M. Larrey, de nouveaux sujets d'encouragement¹. »

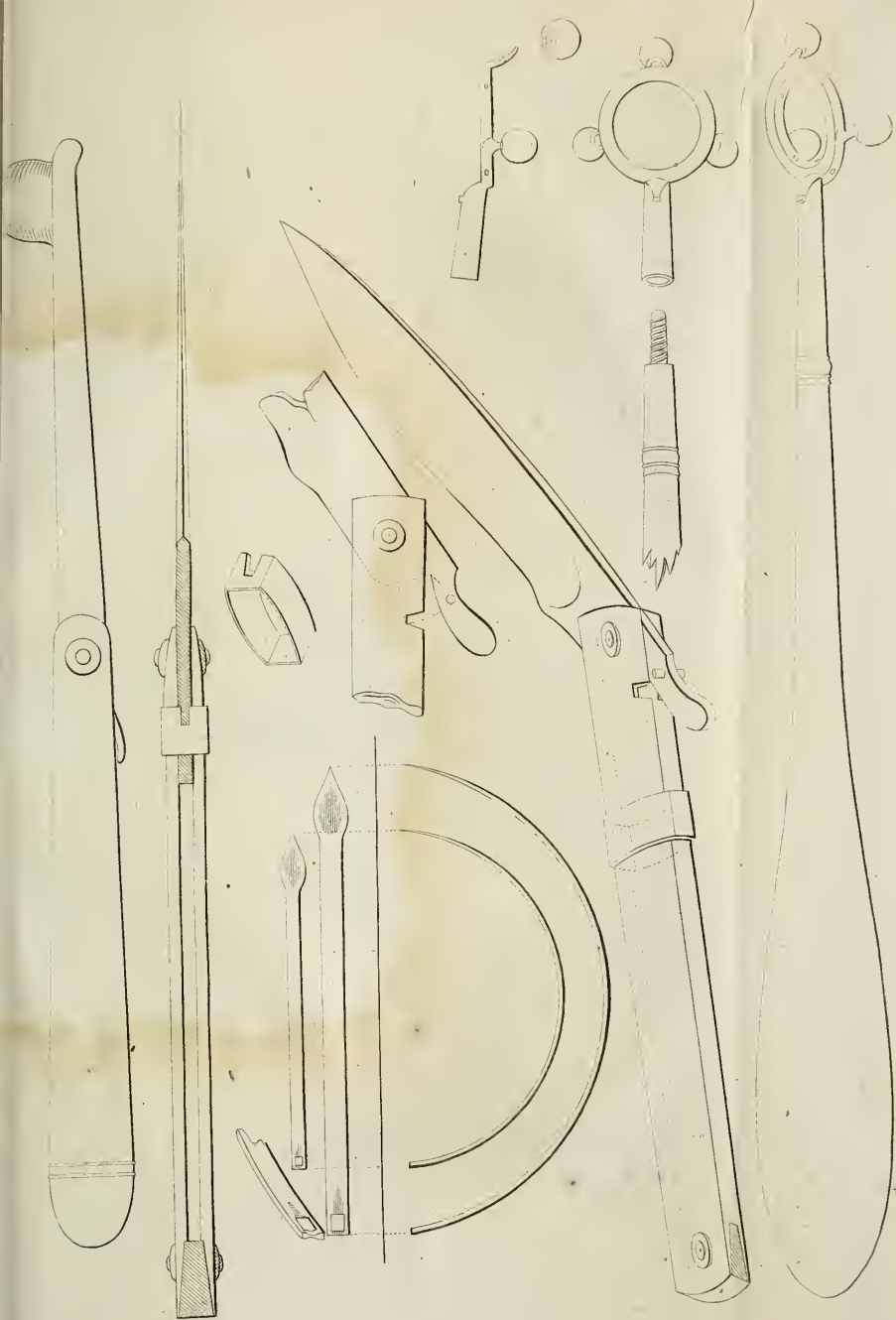
Masclét, animé par un noble enthousiasme, par un ardent amour de sa profession, a donné l'exemple à ses camarades en s'enfermant dans les hôpitaux, où, sans considérer le danger auquel il s'exposait, on le vit prodiguer ses soins éclairés aux nombreux pestiférés que la conta-

¹ J'avais obtenu du général en chef, pour tous ceux qui s'étaient distingués dans les hôpitaux d'Alexandrie, comme ailleurs, de l'avancement et des indemnités pécuniaires.

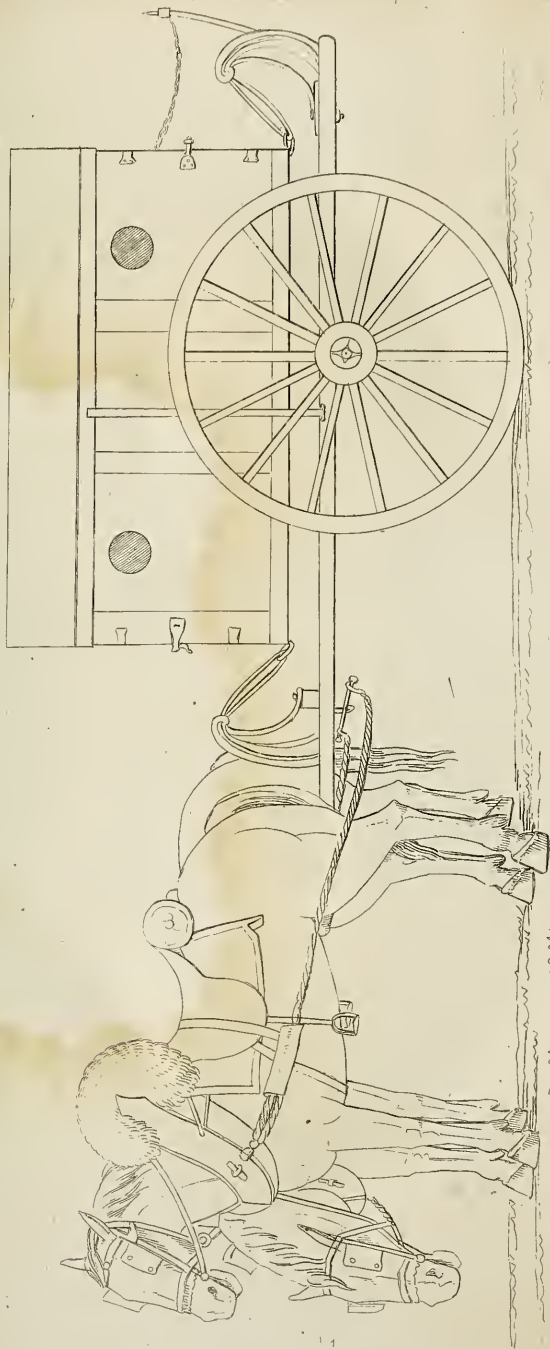
gion avait frappés, consoler les uns, rassurer les autres, et sauver un grand nombre de ces infortunés que la mort eût sans doute moissonnés, sans les moyens de résistance qu'il sut opposer à la maladie. Sur dix individus, il en guérissait cinq, six et sept. Masclet, dont le zèle et le courage étaient au-dessus de tout éloge, comptant sur ses forces et sur les moyens préservatifs qu'il mettait en usage, opérait et pansait tous les individus atteints de la peste, sans redouter la marche subtile et contagieuse de ce fléau, avec la même confiance et la même sécurité que s'il eût traité en France une fièvre intermittente : mais son intrépidité ne triompha pas constamment de ce mal redoutable ; il finit par en être frappé lui-même, après avoir vu mourir successivement tous ses jeunes camarades, jusqu'à son élève chéri, M. Niel, qui avait contracté la peste pour la deuxième fois. Enfin, nous eûmes aussi la douleur de perdre en lui l'ami de l'humanité le plus dévoué, le collègue le plus zélé, et peut-être aussi le plus instruit.

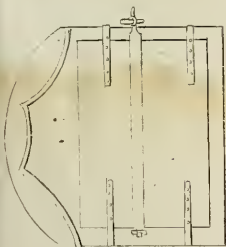
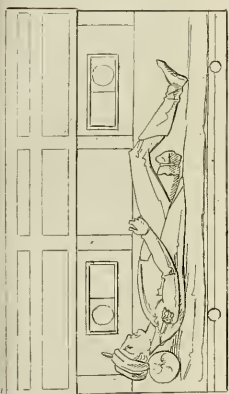
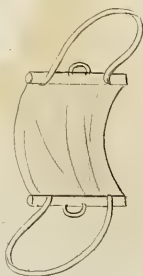
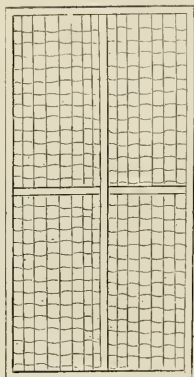
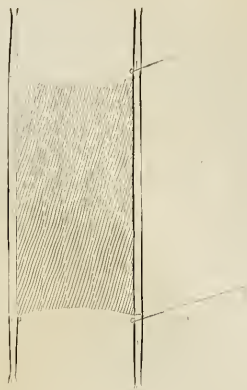
Digne compagnon de mes travaux, reçois ici, avec tes élèves, le tribut de mes éternels regrets, et l'assurance sincère que ton nom et ta mémoire vivront à jamais dans mon souvenir !



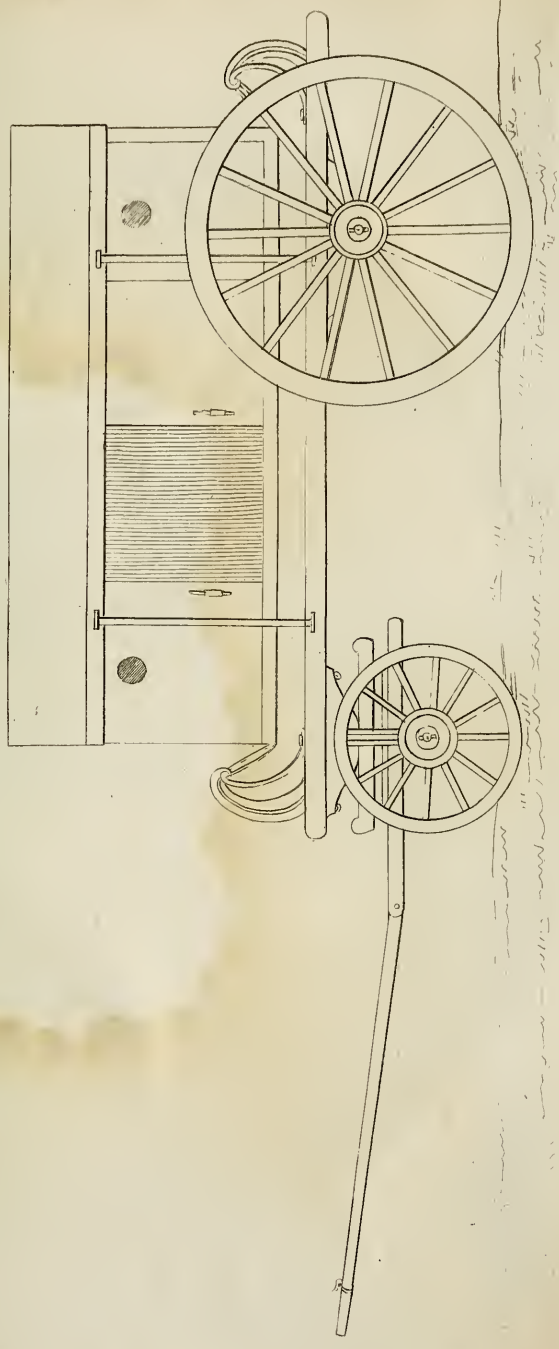




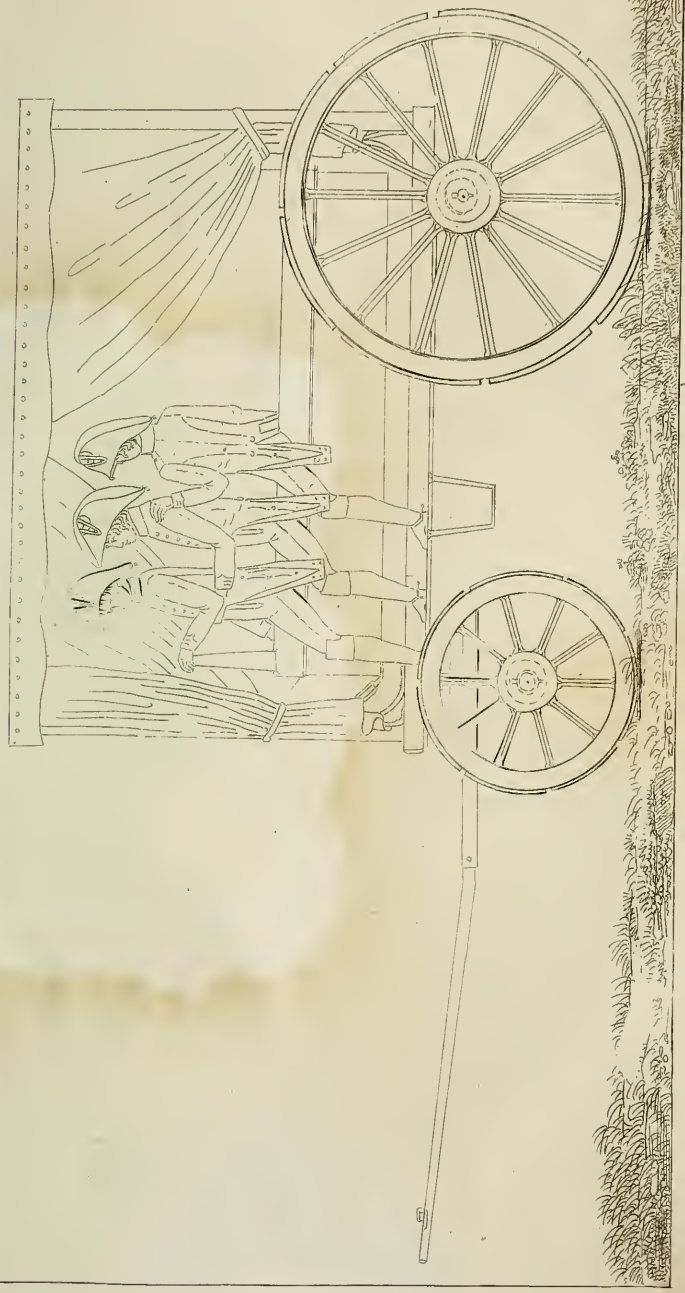




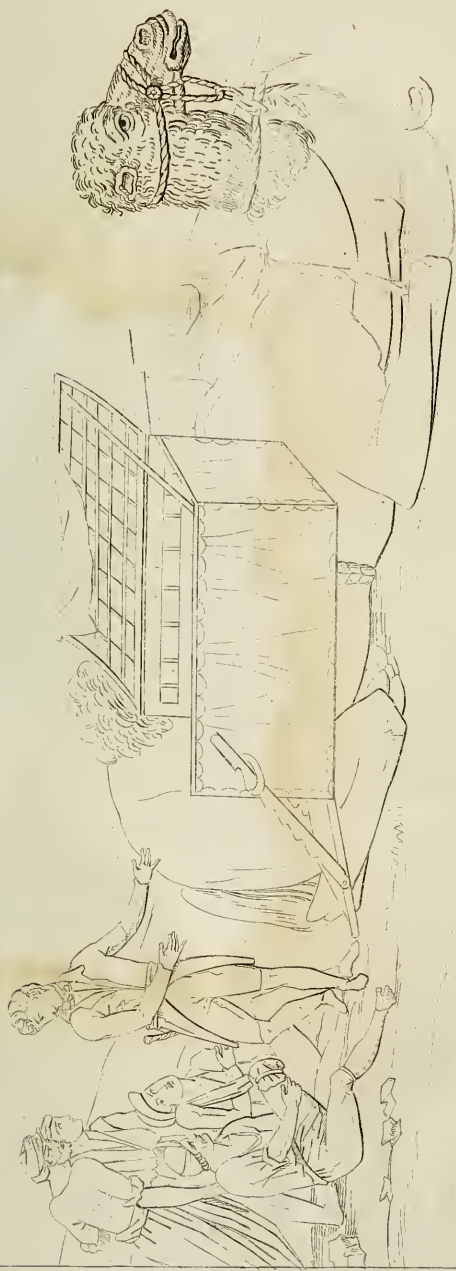


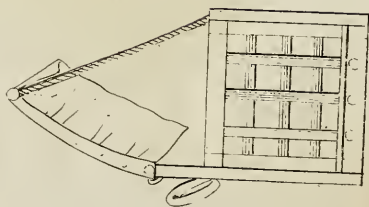
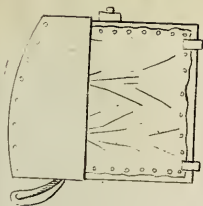
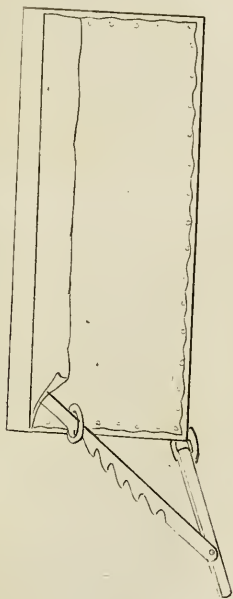
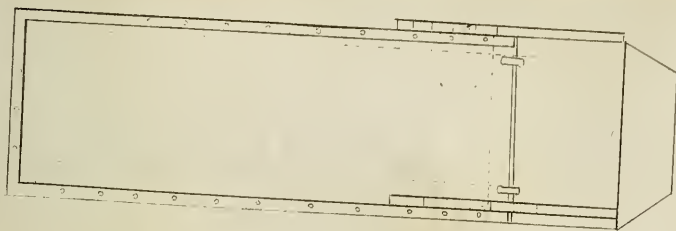






AMBULANCE DU BARON PERCY.





TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages
INTRODUCTION.	v
CAMPAGNE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.	
ARRIVÉE de l'auteur à Paris.	2
Son départ pour Brest, comme chirurgien auxiliaire de la marine.	ibid.
Son embarquement pour l'île de Terre-Neuve sur la frégate la Vigilante, en qualité de chirurgien major de vaisseau.	5
Réflexions sur la nature du mal de mer et sur les moyens de s'en préserver.	12
Arrivée de la frégate à Terre-Neuve.	28
Du climat de Terre-Neuve; de ses productions, des animaux du pays; constitution physique; mœurs et caractère de ses habitants.	29
Maladies qui attaquent l'équipage pendant la traversée; moyens curatifs mis en usage.	35
Voyage à la partie septentrionale de l'île, etc.	38
Retour à Brest; réflexions sur l'hygiène navale.	47

CAMPAGNE DU RHIN.

	Pages.
<i>Pratique chirurgicale de l'auteur pendant son séjour à Paris, depuis 1789 jusqu'en 1792</i>	49
<i>Son départ pour l'armée du Rhin, en qualité d'aide-major (chirurgien de première classe).</i>	55
<i>Marche de cette armée.</i>	ibid.
<i>Projet d'un nouveau système d'ambulance.</i>	57
<i>Invention d'aiguilles particulières pour les sutures et l'anévrisme.</i>	61
<i>Organisation de l'ambulance volante ; levée du blocus de Mayence.</i>	65
<i>Témoignages de satisfaction du général en chef sur les services rendus par les chirurgiens de l'ambulance volante.</i>	74
<i>Indication des opérations remarquables de chirurgie pratiquées pendant cette campagne.</i>	76
<i>Mesures prises contre les progrès d'une fièvre épidémique qui attaqua les troupes dans leurs cantonnemens.</i>	77
<i>L'auteur est rappelé à Paris pour compléter l'organisation de l'ambulance volante.</i>	78

CAMPAGNES DE CORSE, DES ALPES MARITIMES

ET DE CATALOGNE.

<i>L'auteur est nommé chirurgien en chef de l'armée de Corse ; son départ pour Toulon.</i>	79
<i>Développement de quelques moyens employés avec succès pour rappeler les noyés à la vie.</i>	83

<i>Remarques sur une altération particulière de la membrane musqueuse de la bouche, du palais et des gencives.</i>	86
<i>Arrivée à l'armée de Catalogne; attaque des lignes de Figuières.</i>	90
<i>Méthode de traitement contre les brûlures résultant de l'explosion de quelques redoutes.</i>	91
<i>Mort du général en chef Dugommier.</i>	96
<i>Reddition de Figuières.</i>	98
<i>Siège de Roses.</i>	99
<i>Retour à Toulon.</i>	102
<i>Mémoire sur l'anthrax.</i>	104
<i>Nomination de l'auteur à l'une des places de professeur de l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce à Paris.</i>	117

CAMPAGNE D'ITALIE.

<i>Description de la vallée de la Maurienne.</i>	122
<i>Causes présumées des goîtres qui affectent la plupart des habitans de la vallée de la Maurienne.</i>	123
<i>Mantoue; influence du climat sur la santé des habitans.</i>	127
<i>Établissement d'une école de chirurgie dans l'hôpital de Padoue.</i>	131
<i>Description de Venise; coutumes et mœurs des Vénitiens.</i>	132
<i>Inspection des vaisseaux destinés à l'expédition de Corfou; mesures de salubrité proposées contre l'épidémie qui affectait les équipages.</i>	140
<i>Visite des hôpitaux de Trévise, Udine, etc.; caractères des maladies qui s'y étaient développées;</i>	

	Pages
<i>moyens employés pour en détruire les effets.</i>	146
<i>Description de l'ambulance volante.</i>	150
<i>Notice sur une épizootie qui dévastait les campagnes du Frioul Vénitien.</i>	159

CAMPAGNES D'ÉGYPTÉ ET DE SYRIE.

<i>Préparatifs d'embarquement à Toulon.</i>	181
<i>Départ et navigation de l'armée.</i>	184
<i>Prise de Malte; principales productions de l'île; sa température, etc.</i>	185
<i>Déscente en Égypte et prise d'Alexandrie.</i>	189
<i>Départ de l'armée pour le Caire.</i>	191
<i>Marche dans les déserts de la Lybie; combat de Chébreisse.</i>	196
<i>Combat de la flotille française sur le Nil.</i>	197
<i>Bataille des Pyramides.</i>	ibid.
<i>Indispositions causées par les fatigues de cette campagne.</i>	198
<i>Entrée au Caire.</i>	ibid.
<i>Départ de la division Desaix pour la haute Égypte; prise de Damiette.</i>	199
<i>Marche du général en chef contre Ibrahim-Bey.</i>	ibid.
<i>Combat de Séléhyeh.</i>	200
<i>Retour du général en chef au Caire.</i>	201
<i>Établissement d'une école de chirurgie pratique.</i>	202
<i>Invasion de l'ophthalmie.</i>	ibid.
<i>Mémoire sur cette maladie considérée comme endémique en Égypte.</i>	203
<i>Révolte du Caire.</i>	229
<i>Le général Desaix achève la conquête de la haute Égypte. (bataille de Sedment).</i>	232

<i>Invasion du tétanos.</i>	234
<i>Mémoire sur le tétanos traumatique.</i>	235
<i>Voyage de l'auteur à Suez, à la suite du général en chef.</i>	273
<i>Retour au Caire ; préparatifs pour la campagne de Syrie.</i>	276
<i>Premiers symptômes d'une fièvre pestilentielle.</i>	ibid.
<i>Dispositions pour assurer le transport des blessés.</i>	278
<i>Départ de l'armée pour la Syrie.</i>	280
<i>Établissement d'une ambulance à Qâtieh.</i>	281
<i>Moyens employés pour procurer du bouillon aux blessés.</i>	282
<i>Prise d'el-A'rych.</i>	ibid.
<i>Établissement d'hôpitaux dans ce fort ; mesures de salubrité commandées par les circonstances.</i>	283
<i>L'armée continue sa marche ; elle arrive à Gaza.</i>	286
<i>Siège et prise d'assaut de Jaffa.</i>	288
<i>Accidens de peste qui se déclarent à l'hôpital des blessés de cette ville.</i>	289
<i>Marche sur Saint-Jean-d'Acre à travers les montagnes de la Palestine.</i>	290
<i>Topographie abrégée de cette ville et de ses environs.</i>	292
<i>L'armée en forme le siège.</i>	294
<i>Établissements d'ambulance.</i>	ibid.
<i>Circulaire aux chirurgiens des corps armés.</i>	296
<i>Premier assaut donné à la place.</i>	300
<i>Combats de Nazareth et du mont Tabor.</i>	301
<i>Retour du général en chef au camp devant Saint-Jean-d'Acre ; on en continue le siège ; troisième assaut donné à cette place.</i>	304
<i>Blessures de plusieurs officiers de marque.</i>	308
<i>Formation et développement des vers dans les plaies.</i>	310

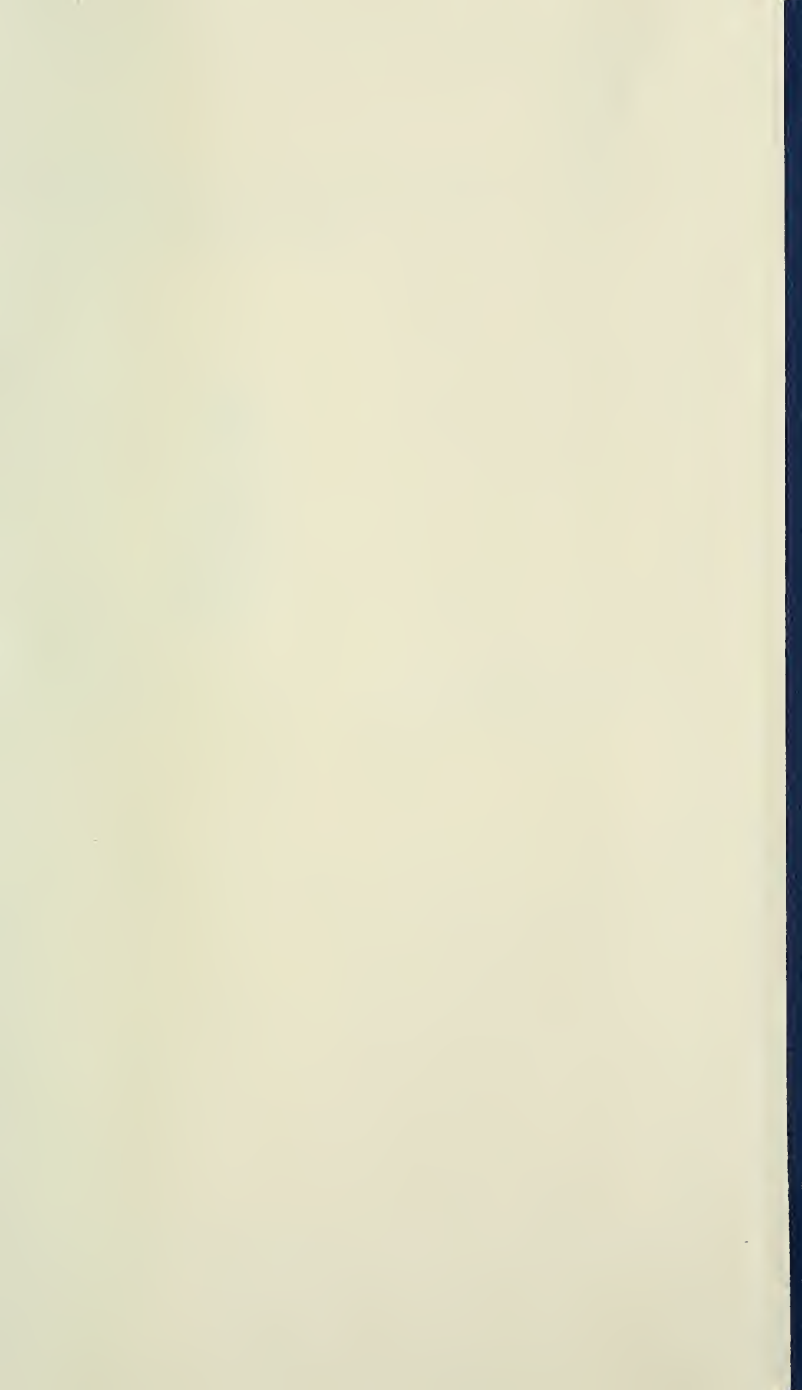
	Pages
<i>Évacuation des blessés sur l'Égypte.</i>	311
<i>Acte de dévouement du général en chef pour le transport de ces blessés.</i>	312
<i>Mémoire sur la peste qui a régné pendant l'expédition en Syrie.</i>	316
<i>Départ de l'armée pour l'Égypte.</i>	354
<i>Passage à Césarée, Jaffa, Gaza et el-A'rych.</i>	355
<i>Description du khamsyn (vents du désert).</i>	356
<i>Rentrée de l'armée en Égypte.</i>	358
<i>Sungues, d'une espèce particulière, que les soldats avalèrent en se désaltérant dans les lacs d'eau douce qu'ils trouvèrent sur leur passage.</i>	359
<i>Entrée du général en chef au Caire.</i>	366

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA

Du premier volume.

Pages	lignes	
12	7 et 8	<i>lisez</i> , que son idiosyncrasie rend impressionnable, etc.
45	2	un breuvage confortant : <i>lisez</i> , une boisson confortante.
103	12 et 13	<i>lisez</i> , que j'ai vus portés, etc.
206	27	ajoutez une virgule après transparente.
215	7 et 8 de la note,	mettez une virgule après adoucissant, et point et virgule après l'eau sucrée.
274	10	toute la nuit : <i>lisez</i> , le reste de la nuit.
278	5	devait : <i>lisez</i> , pouvait.
297	24	<i>lisez</i> , dont nous sommes presque au dépourvu.
300	27	supprimez ils.
307	23	de sa maladie : <i>lisez</i> , de la maladie.
309	3 de la note 3 :	<i>lisez</i> , et qui fait lui-même, etc.
314	0	placez l'astérisque de la note à la fin de la ligne 2.



Historical Collection

RD323

L322

1812

Larrey

Mémoires de chirurgie mili-
taire, et campagnes.

v.1

c.2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES



0050087231

